



Traces. Autobiographie intellectuelle

Michel-Louis Rouquette

► **To cite this version:**

| Michel-Louis Rouquette. Traces. Autobiographie intellectuelle. 2011. hal-02387801

HAL Id: hal-02387801

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02387801>

Submitted on 5 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright



TRACES
AUTOBIOGRAPHIE
INTELLECTUELLE

Michel-Louis Rouquette

TABLE DES MATIÈRES

<i>Préambule</i>	5
La psychologie sociale	7
Paysages d'enfance	11
Mon année de licence	15
La maison de Trotsky	17
Modèles d'autobiographie	21
La thèse	23
Le Yémen	27
Valencia	31
L'Histoire et le Paradis	35
L'Université aujourd'hui	39
L'Amérique Latine	43
Ecrire dans le train	45
Les langues	49
Journaux intimes	53
La Tunisie	59

Le passage à la retraite	61
Les débuts	65
La connaissance de la connaissance	69
Sur l'identité	75
La poésie	79
Le jansénisme	83
Les types de problème	87
Les auteurs d'articles	91
La Roumanie	95
Les fanatiques	99
Sciences à la dérive	105
Sirènes nocturnes	109
La mort à Montréal	113
Une vue du Brésil	117
Le spectre des styles	121
L'échappement du nom	125

PRÉAMBULE

Michel-Louis Rouquette a disparu le 30 novembre 2011 à l'âge de 63 ans. Peu de temps auparavant, se sachant condamné, il nous avait confié ce recueil de textes qu'il désignait comme sa biographie intellectuelle. Pensée comme une œuvre unitaire, la succession des textes qui la composent a été organisée par M.-L. Rouquette lui-même. En nous confiant cet ouvrage, il nous avait demandé d'en faire « *ce que bon nous semble* ».

Nous avons d'abord cherché à le faire éditer sur un mode « conventionnel », c'est-à-dire sur des pages imprimées et rassemblées sous la forme d'un ouvrage susceptible de venir alimenter certaines bibliothèques de quelques encore épris du livre à reliure cartonnée. Puis nous avons abandonné l'idée après avoir essuyé de multiples refus de maisons d'édition françaises nous expliquant, sans tact, qu'il était difficile d'assurer la promotion d'un auteur décédé. *O tempora, o mores*. Il s'agit d'être rentable. L'intelligence vient après.

Nous abandonnions donc le projet, tout en revenant chacun-e souvent sur ces feuillets posthumes, à titre personnel, et avec le regret constant de ne pas pouvoir les partager, avec qui le souhaiterait.

Éditer et diffuser ce texte sous la forme d'une archive ouverte et accessible à tou-te-s nous a finalement semblé être la solution pour qu'il parvienne à celles et ceux qui l'attendaient en France et ailleurs, notamment en Amérique Latine.

Nous sommes donc aujourd'hui fier-e-s et honoré-e-s de permettre la diffusion de ce texte, avec l'aimable autorisation de l'épouse de M.-L. Rouquette, Consuelo Marinho, pour laquelle nous avons une pensée particulièrement émue et que nous remercions chaleureusement.

Plusieurs de ces textes sont d'une acuité toujours vibrantes. D'autres sont radicalement salutaires. Tous sont pétris d'une profondeur, d'une finesse et d'une culture devenues rares. Et donc précieuses. Ils ont été écrits par un homme qui, comme il le revendique lui-même dès la première phrase, aura consacré sa vie à une discipline incertaine et cependant nécessaire : *la psychologie sociale*. ■

Patrick Rateau, Professeur de psychologie sociale, Université de Nîmes
Sylvain Delouée, Maître de conférences – HDR en psychologie sociale,
Université de Rennes

Andreea Ernst-Vintila, Maîtresse de conférences en psychologie sociale,
Université Paris-Nanterre

LA PSYCHOLOGIE SOCIALE

J'aurai consacré ma vie à une discipline incertaine et cependant nécessaire : la psychologie sociale. Nécessaire parce que la question du rapport de l'individu à la société se pose à toute pensée depuis que la théologie est devenue lettre morte. L'obsession de la relation particulière entre la créature et son Créateur (ou plus tard, dans sa version romantique, l'exaltation de la confrontation entre l'homme et la Nature) pouvait masquer le rôle contraignant de l'histoire et laisser intacte, inentamée, inaliénable, la superficie du Moi : j'avais toujours quelque chose à sauver – ou à perdre, c'est égal ; toujours un dialogue à entreprendre ou à raccommo-der. Une excuse à présenter, un espoir à projeter, un pardon à implorer, une place à prendre, une question sincère à poser. Mais tout cela n'a plus cours. Nous sommes devenus sceptiques à l'égard de nous-mêmes et confiants dans les institutions. Ce sont désormais celles-ci qui importent, qu'il s'agisse de les défendre, de les amender, de les contrôler, de les enrichir ou de les subvertir. De la création scientifique à l'industrie du loisir, la contribution de chacun n'est plus guère qu'un point au sein d'un réseau complexe. Quelle peut être alors la place propre de l'individu

dans la genèse, la dynamique et la transformation, lente ou brutale, des collectifs qui nous tiennent ? Peut-on se satisfaire de s'inventer soi-même lorsque cette invention, à l'évidence, se résout en fiction ?

La littérature a depuis longtemps perçu, résumé, illustré tout cela. L'admirable épisode de Fabrice à Waterloo devrait ouvrir tous les traités de psychologie sociale : au fil de ses trajets sur le champ de bataille, le jeune homme voit tout (le sang, la mort, la bravoure, le feu), il ressent tout (l'exaltation, l'étonnement, la colère, la peur), et il ne comprend rien ; il doute de l'importance d'un affrontement dont il ne saisit pas l'ensemble et dont la signification politique lui échappe ; il passe à l'âge d'homme en même temps qu'un monde s'effondre et il croirait presque, au bout du compte, avoir simplement traversé un parc d'attractions. La vérité du corps, la fiction du moi, les tourbillons du hasard, les enchaînements de causalité et les logiques de connaissance ne coïncident pas. La jeunesse en moins, la mélancolie en plus, il y a de semblables aveuglements et de pareilles évidences chez les personnages de Tchekhov : demain, ailleurs et autrui résonnent en harmoniques inaccessibles. L'individu se croit au centre, mais il ne conçoit pas clairement de quelle figure.

On voit que la notion même de psychologie sociale est en un certain sens contradictoire, à tout le moins paradoxale. Et de là vient l'incertitude dont je parlais en commençant. S'il ne s'agit que de montrer « la présence des individus même dans la chose sociale

la plus massive, la présence de la collectivité même dans les contacts individuels les plus fugitifs »¹, passe encore. Mais cette aimable circularité se borne à renvoyer dos à dos les deux pôles créateurs de tension. Il n'y a vraiment pas de quoi satisfaire l'esprit. Le difficile est de sortir de cette platitude œcuménique sans verser dans le dogmatisme de l'un ou l'autre bord et sans rien sacrifier des évidences empiriques que nous savons aujourd'hui produire ou reproduire en laboratoire. Je crois qu'on y est arrivé parfois et je pense en particulier à la théorie des minorités actives de Serge Moscovici. Je ne suis pas certain, loin s'en faut, qu'on y soit arrivé souvent dans ma discipline. La théorie sociale et les relations interpersonnelles concrètes sont la plupart du temps mutuellement hétérogènes. C'est donc qu'il y a quelque chose à inventer, de plus puissant et de plus abstrait.

Sans doute faudrait-il pour cela une profonde révision épistémologique. J'ai toujours été frappé par cette remarque de Prigogine², réunissant sous le même sceau d'intellection les oeuvres apparemment si éloignées par leur contenu (mais ce n'est justement qu'une différence de surface) de Darwin et de Boltzmann : « Tous deux raisonnent sur des populations. Darwin a montré que c'est l'étude des populations, sur des temps longs, et non celle des individus, qui permet de comprendre comment la variabilité individuelle

1. R. Aron, *La sociologie allemande contemporaine*, Paris, PUF, réédition Quadrige 2007, p. 44.

2. *La fin des certitudes*, Paris, Odile Jacob, 1996, pp. 27-28.

soumise à un processus de sélection engendre une dérive. De même, Boltzmann a soutenu qu'on ne peut pas comprendre le second principe, et l'augmentation spontanée d'entropie qu'il prédit, si l'on reste attaché à la description des trajectoires dynamiques individuelles. Ce sont les collisions innombrables au sein d'une population de particules qui produisent la dérive globale que décrit l'augmentation de l'entropie ».

La plupart des grands phénomènes qui relèvent de la psychologie sociale (la diffusion des croyances, le fanatisme, la propagation des rumeurs, les rapports entre groupes, les mobilisations des foules) appartiennent à la même catégorie que celle visée par Prigogine, et non à la monadologie neuronale.



PAYSAGES D'ENFANCE

Depuis mon enfance, le paysage a été pour ainsi dire substantiellement rattaché à l'histoire. Pivotal sur moi-même dans ce hameau de l'Aveyron où nous avions une maison, je parcourais du regard les 360° d'un étrange panorama historique qui enchantait pour moi les crêtes, les forêts, les champs jaunes et les grandes ombres du soir : à l'ouest d'abord (je commençais toujours par là), ces deux ou trois pics déchiquetés nous séparant de l'Albigeois et de la Guyenne, souvent marqués de nuages noirs, mais surtout notables à mes yeux parce que César y avait établi un camp durant la guerre des Gaules ; puis, en glissant peu à peu vers le nord, toutes ces fermes sans âge bâties de grès rouge et qui m'évoquaient des générations de labeur, d'obstination, finalement de malheur ; j'arrivais à la Grange de Carnus, ancien établissement templier, allongé sur la pente, crépi de blanc, vaguement austère, et que la mémoire collective associait encore à son origine religieuse (« un ancien couvent », disait-on) ; après une sorte de transition, sans objet et sans âme, sans relief et sans histoire, j'atteignais en plein levant une colline pointue, toute proche, dont le sommet rocheux avait été occupé par

une tour de guet jusqu'aux guerres protestantes du temps de Richelieu : un quart d'heure de marche et on y était, debout dans le vent, juché entre un cirque et une vallée, n'ayant plus rien à surveiller, plus rien à espérer ; ensuite venait une autre colline, moins haute mais plus surplombante, plus éloignée, qui avait servi aux exécutions publiques jusqu'à la fin du Moyen-Age et que l'on appelait toujours « Les Fourches » ; je n'avais pas assez de sadisme pour y évoquer un gibet, mais je regardais avec un peu de trouble les vols de corbeaux qui l'encerclaient parfois. Arrivé au sud, je retrouvais l'Antiquité : les vestiges d'un temple haut perché, la voie romaine qui conduisait les légions et les charrois vers l'Aquitaine, un col voué à Jupiter (la Montjoie) et de fait tout illuminé de foudre pendant les orages d'été. Que ce tour d'horizon temporel, dont je n'avais certes pas choisi les amers, se soit trouvé confondu avec un tour d'horizon au sens propre m'a donné de l'histoire une intuition très charnelle, très accidentée, et donc pessimiste. De là vient sans doute que je n'aie jamais cru aux lendemains qui chantent, aux futurs radieux et au progrès moral de l'humanité. Si j'ai adhéré, si j'adhère toujours, faute d'ailleurs de pouvoir faire autrement, à l'idéal des Lumières, c'est à titre d'une éthique permanente et non d'un pari sur l'avenir, à titre d'une sorte d'esthétique aussi, peut-être désespérée, et non d'un calcul optimiste d'ingénieur social. Le ressassement immuable des points cardinaux (à l'ouest la guerre des Gaules, au nord quelques Templiers perdus, à l'est le fantôme d'une tour de guet, au sud les rappels de la foudre sur

un temple ruiné) m'inclinait davantage au sentiment du tragique qu'à la foi militante.

Cela ne débouchait ni sur la résignation ni sur l'indifférence. Au contraire même, il me semble que cela engageait mieux l'esprit dans l'exercice de sa liberté, qui consiste avant tout à critiquer sans relâche les illusions, à débusquer les mensonges, non pour se complaire dans l'amertume mais pour essayer modestement de gagner une bribe de vérité.



MON ANNÉE DE LICENCE

En 1967-1968, je terminais ma licence de psychologie à Montpellier. Deux petits événements, tout intérieurs, marquèrent pour moi cette année-là. Tout d'abord je pris conscience, au fil des cours que nous recevions, de mon désintérêt pour la psychologie individuelle, qu'elle fût clinique ou non, et je décidai de changer d'orientation. Ce choix devait se révéler définitif. D'autre part je lus intensivement Jules Verne, qui était alors réédité dans une collection de poche à la fois accessible et agréable. Ces lectures boulimiques me révélèrent l'existence de structures de l'imaginaire (et, plus largement, de la pensée) susceptibles d'être « habillées », aussi bien dans le roman que dans la vie, de manière indéfiniment variée : personnages, situations, péripéties, décors, dialogues, ressorts de l'action. Le plaisir du lecteur était évidemment dans les surprises de l'habillage ; celui de l'intelligence dans le déshabillage. Chercher l'invariant, débusquer la règle ou décrire l'organisation devinrent alors pour moi des principes de méthode pour essayer de « bien conduire mon esprit » dans l'approche des questions qui m'intéressaient. Je n'y ai jamais renoncé.

Je m'ouvris de ces intuitions et de ces vagues orientations de recherche à mon professeur de l'époque, Michel Navratil, un rescapé du Titanic, infiniment doux et infiniment cultivé. Un jeudi matin après le cours, dans l'amphi qui achevait de se vider, il m'écoula, m'approuva, m'encouragea et me conseilla pour finir de faire une agrégation de philosophie, qui était à ses yeux la clé de l'accès à l'enseignement supérieur. Nous étions en avril. Avant d'avoir vingt ans, j'étais déjà impatient et un peu remonté contre moi-même : quoi ! je n'avais pratiquement rien écrit, je n'avais mené à terme aucun projet. Il convenait de se dépêcher, de se dépêcher toujours, de hâter les délais, de ne pas négocier avec sa paresse ou sa timidité. Les événements de mai me confortèrent dans cette idée.

Après avoir longuement hésité durant les vacances, et discuté avec quelques amis en Cévennes, je ne suivis pas le conseil de Navratil. En septembre, je m'inscrivis en sociologie.



LA MAISON DE TROTSKY

Nous nous trouvions pour une quinzaine à Mexico, à la fin du siècle dernier, et ce jour-là il n'y avait ni conférence ni réunion ni séminaire. Notre amie Chela n'était pas plus excentrique que d'habitude : elle portait une longue robe parme et un parapluie assorti, bien qu'il ne menaçât pas de pleuvoir. Avec Consuelo, nous voulions visiter la maison de Trotsky à Coyoacán. Mais de flânerie en encombrements, de bavardage en distractions, nous arrivâmes après l'heure de la fermeture. Qu'à cela ne tienne : Chela frappa légèrement de l'index à la porte d'entrée, insista à peine. La porte s'entrouvrit sur une gardienne en uniforme. Quelques mots échangés, un billet de banque fourré au creux de la paume, et un instant plus tard nous nous glissions tous les trois à l'intérieur. La convention était simple : nous devons faire vite et ne heurter aucune barrière de protection car l'alarme ne serait pas débranchée.

Voici comment nous avons visité la maison de Trotsky. Chela en tête brandissant son parapluie avec une certaine véhémence, Consuelo derrière, jugeant que le décor n'était vraiment pas à la hauteur du mythe, puis moi qui m'efforçais désespérément de saisir

l'écho très affaibli de l'histoire, et enfin la gardienne, revolver au côté et pressée d'en finir avec l'illégalité.

Des années auparavant, commençant à écrire sur la psychologie politique alors que le Mur de Berlin n'était pas encore tombé, je savais déjà qu'il fallait inventer des concepts qui fussent dégagés à la fois de toute sentimentalité et de toute prétention psychagogique pour essayer de décrire notre rapport concret au pouvoir et aux gens de pouvoir. Autrement la psychologie politique ne serait qu'un chapitre assez vain de la psychopathologie, entre la victimisation de tous et l'aliénation de chacun ; or on n'apprend pas à être citoyen, je me refuse du moins à le croire, comme s'il s'agissait d'accéder à la santé mentale. Ou encore, à prétendre décrire les ressorts vertueux de la gouvernance, la psychologie politique ne serait jamais que le livre de recettes de l'idéologie démocratique, bornée à un horizon d'élections saisonnières et de bonnes intentions. Tout cela n'est pas de nature à déclencher une grande passion intellectuelle. Les guerres incessantes, les massacres, les crimes terroristes, la rénovation des dictatures qui marquent le monde depuis le début des années 90 rendent plus évidente et plus urgente encore cette nécessité de déchiffrer l'énigme du pouvoir. Qu'y a-t-il après la victoire –ou simplement après la mort de l'autre qui va fréquemment avec, et pourquoi les désirer tant, au point parfois de s'y sacrifier soi-même ? Voilà des questions qui en valent la peine ou plutôt, voici de telles « peines » dans le destin des hommes qu'elles rendent inévitables ces questions. Au plan individuel,

le mystère de la vocation politique intégrale reste pour moi entier. Dans son inventaire des passions de l'âme, Descartes, qui ne prenait pas la guerre au sérieux parce qu'il l'avait faite, mais qui en savait le prix, plaçait immédiatement à la suite l'un de l'autre les trois articles De l'Emulation, Comment la Hardiesse dépend de l'Espérance et enfin De la Lâcheté et de la Peur. Peut-être faut-il y voir un signe quand on pense à la politique ou plutôt à ceux qui s'y engagent.

En sortant de la maison de Trotsky, et sans autre commentaire il me semble, nous sommes allés boire un « clamato con tequila » au bar de La Guadalupana, là où il est indiqué à l'entrée que tout le monde est admis, excepté les gens en uniforme. Il y est affirmé aussi que « nous sommes tous des coyotes ». On rencontre rarement en un seul lieu autant de sagesse.



MODÈLES D'AUTOBIOGRAPHIE

Une autobiographie pourrait être fidèlement fragmentée en un ensemble d'index : celui des lieux, celui des personnes, celui des concepts et, sans doute, celui des affects. Il suffirait ensuite de croiser ces index entre eux pour redessiner l'essentiel. Et cela épargnerait bien des effets de rhétorique, cela « dénuderait » convenablement l'auteur.

Deux modèles pareillement fragmentaires, encore qu'obéissant à des logiques différentes, m'ont souvent retenu lorsqu'il s'agissait d'écrire : la mosaïque et la vannerie. Le modèle de la mosaïque est sans doute le plus puissant : on y transforme un caillou anodin, mais délibérément ramassé et choisi, puis retouché, en élément significatif d'un vaste ensemble. Le modèle de la vannerie a pour lui cette humble sorcellerie des arts du bivouac : la main fait disparaître, réapparaître, tire, fléchit et noue les brins tirés de la gerbe ou du fagot. Il en résulte une corbeille, un panier, une chaise tressée. Vous ne prêteriez pas attention, par ailleurs, à ce caillou ou à ce brin ; mais il suffit qu'ils manquent ici ou là pour que l'œuvre soit en défaut.

Un problème important est évidemment celui des dimensions qu'il convient de donner à l'ensemble. Trop réduites, elles ne peuvent permettre qu'un résultat grossier. Mais à trop s'étaler, une mosaïque risque de se fragmenter pour l'oeil, qui n'en perçoit plus alors que des zones disjointes ou des détails. Et quant à la vannerie, l'excès des dimensions en compromet la solidité – ou l'utilité.



LA THÈSE

Quand je terminais ma thèse de spécialité (elle portait sur la résolution de cette catégorie de problèmes qu'on appelle mal définis), je pensais m'être tracé un programme de travail pour toute ma vie : j'entrevois tant d'expériences à monter, tant d'obstacles théoriques à surmonter ! J'avais vingt-quatre ans et je ne doutais de rien. Naturellement je me trompais parce qu'on ne peut pas préméditer le hasard des rencontres, la pression des institutions et le beau désordre des sentiments. Vous croyez avoir déjà la carte de vos futures pérégrinations alors que vous découvrez à peine l'art de naviguer et que vous ignorez tout des limites du monde. Mais de bonne foi vous commencez ce que vous projetez de faire par la table des matières et par l'index, car vous avez déjà appris à distinguer l'œuvre véritable de la simple accumulation. Le tas de briques et la maison. Les circonstances et le destin. Vous ne confondez pas en somme le cap du moment et la destination finale. D'autres, parmi ceux que vous allez côtoyer le reste de votre vie, n'ont pas, n'auront jamais ce souci, auquel l'université d'aujourd'hui, il faut bien le dire, n'engage guère. Il n'importe : le mouvement se

prouve certes en marchant, mais l'important est tout de même de savoir à peu près où l'on va, et du plus loin possible. Lorsqu'il n'est pas uniquement question de faire carrière, ce ne sont pas les vents seuls, bons ou mauvais, qui doivent commander la route. Mieux vaut avoir quelques instruments de navigation.

J'ai quelques souvenirs de la soutenance de cette thèse et du repas qui suivit, à Vauvenargues, un beau jour de septembre, mais cela n'intéresserait personne. En tout cas, je quittai la Provence ce jour-là avec le sentiment d'avoir devant moi un chantier à peu près clair et où je me promettais de camper longtemps. Sur ce point, je l'ai dit, je me trompais.

Son ingénuité mise à part, l'intuition de mes vingt-quatre ans était cependant juste sous deux aspects. D'abord la thématique des problèmes mal définis n'allait jamais me quitter, comme si je lui avais reconnu d'emblée un caractère fondamental, jamais démenti à mes yeux. Je continue à croire que nous sommes en présence de l'un de ces très rares universaux qui permettent de décoder aussi bien les applications de la pensée rationnelle que celles de la pensée sociale. D'une certaine manière, si l'on sait aller assez loin dans l'analyse, les stratégies les plus exigeantes et les rumeurs les plus folles se trouvent ici apparentées. Mon intuition était juste aussi parce que notre compréhension de la nature même des problèmes de toute sorte qui peuvent se manifester et des types qu'ils peuvent former n'a guère progressé depuis l'époque. Et certes, la tâche reste toujours aussi

ardue Il y a bien encore de quoi passer plusieurs vies à essayer de débrouiller un peu ces questions pour y gagner un peu plus de clarté, et je recommencerais volontiers.

Qu'un « problème », quel que soit le sens précis donné à ce terme, résulte de la rencontre entre un système connaissant (naturel ou artificiel, animal ou humain) et des données objectives de situation (elles-mêmes purement matérielles ou symboliques ou, le plus souvent, mélangeant les deux) ne fait aux yeux de personne aucun doute. Dès lors, dans l'état de cette double relativité, il ne saurait y avoir de problème en soi. C'est du moins ce que l'on conclut habituellement, mais cette conclusion me paraît fautive. Il se peut en effet, si l'on se situe à un niveau suffisamment abstrait, que tous les systèmes connaissant partagent certaines propriétés structurelles et fonctionnelles, et qu'il en aille de même pour les caractéristiques de situation, par-delà leur diversité. La variété des problèmes concrets serait alors analogue à celle des espèces, des genres et des familles dans les classifications du vivant ; chaque problème se verrait assignée une place, relative certes, mais située dans un référentiel général et stable. La définition d'un tel référentiel est la question typologique même. Une quinzaine d'années après l'avoir abordée dans la thèse de ma jeunesse, j'y suis revenu à l'occasion d'un séminaire au Collège de France auquel était également invité, je m'en souviens, Robert Pagès. Cette question, évidemment très difficile, n'est pas par nature insoluble. Elle n'est pas non plus de celles qui requièrent des moyens

financiers importants, des équipements lourds et des équipes nombreuses. Euclide par exemple, pour évoquer seulement l'Antiquité, n'avait rien de tout cela. Ni Einstein plus près de nous, quand il peinait au Bureau des Brevets de Berne. Puisqu'il s'agit avant tout de penser, la possibilité de l'aventure intellectuelle ne se trouve pas en l'occurrence barrée. Après tout, la jeunesse aime toujours avoir cette chance devant soi.



Le YÉMEN

À l'automne 1985, pour le compte de notre Ministère des Affaires Étrangères, je me rendis en mission au Yémen : au Nord d'abord, pro-occidental, puis au Sud qui se trouvait alors dans la zone d'influence soviétique. À la beauté saisissante des paysages s'ajoutait ainsi le piquant de la situation politique. Vous pouviez rencontrer au Nord, œuvrant dans une caserne, de braves ménagères américaines, épouses de diplomates ou de conseillers techniques, qui s'efforçaient d'enseigner l'anglais à des militaires yéménites qu'on sentait à la fois attentifs et incrédules ; mais l'Européen que vous croisiez au détour d'un couloir dans un ministère du Sud était un Allemand de l'Est qui vous saluait spontanément dans sa langue, comme s'il ne pouvait pas vous imaginer en ce lieu (c'était à l'étage du ministre) une autre identité.

Le temps d'un vol peu rassurant entre Sanaa et Aden, on passait ainsi d'une histoire de famille à une autre. C'était assez irréel. J'avais acheté au souk de Sanaa une jambiya, le poignard courbe qui se porte, qui s'arbore plutôt, passé dans la ceinture au milieu du ventre des hommes dès l'âge de la puberté. Comme prévu, on me le confisqua à mon arrivée à Aden (pour

éviter tout ennui, je l'avais placé bien en évidence au sommet de ma valise) et je dus remplir un formulaire froissé qui me permettrait de le récupérer à mon départ. Non sans étonnement, je le récupérerai en effet.

De l'ensemble de ce voyage, c'est finalement le lieu que j'ai le moins aimé qui m'aura marqué le plus. Je parle du Cratère, dont le décor est un des plus exaltés qui soient. Ce bout du monde rempli de chaleur lourde, ce cul-de-sac chargé de sel provoque une étrange lucidité. Entre la terre brûlée et l'océan qui luit, les hommes, un peu irréels, presque déplacés, semblent depuis toujours en représentation dans un théâtre dérisoire de lambeaux, de cordages, de basalte et de vase. Rien alors ne paraît sérieux de ce qui nous occupe ici ou là le reste du temps. De sieste en verre, de suée en déception, le sens se vide.

Deux jours après mon arrivée, l'attaché culturel me conduisit à cet étrange jardin, tellement ombreux et maculé de fiente, qui est ménagé dans un recoin du Cratère. On y voit les citernes de la reine de Saba, qui sont plutôt des bassins et qui n'ont rien à voir en fait avec l'hôtesse de Salomon. Puis nous allâmes visiter, près de l'entrée, un petit musée ethnographique déconcertant de poussière. Il y avait à droite de la porte, repoussé dans un coin car on ne savait sans doute où le mettre, un mannequin de femme habillée à la mode des années soixante, vestige du commerce anglais, le cheveu rare et terni, les vêtements fanés, fripés par le viol des sauterelles du temps.

Je me souviens d'un autre jour, le dernier je crois, dont les images se bousculent. Il y a cet antiquaire aux derniers cheveux trop lissés qui s'incline avec un sourire faux pour offrir d'un geste large le bric-à-brac de ses trésors : coffres de changeurs, meubles impossibles, vieilles lampes de pierre, cornes à poudre, cages aux barreaux tordus, bracelets ternes. J'ai de toute façon oublié le reste. Il flotte dans sa boutique une odeur d'huile rance que prennent aussi les mains lorsqu'elles effleurent les tables. Mais le sol est très propre et l'on craindrait presque de glisser sur les dalles brillantes. De ses doigts aux ongles bombés, l'antiquaire montre habilement le secret d'un coffre de changeur, la cache oblongue dissimulée sous une autre cache et dont le vide ainsi mis à jour ne manque pas de surprendre. Puis la glissière claque, escamotant la béance du fond, tandis que l'homme prend un air d'orgueilleux inventeur. Pour quelques mots encore, pour un peu plus de temps, il soulèverait le rideau chamarré qui masque à peine de ses fronces un étroit passage au fond de la boutique. J'ai acheté le coffre et, plus loin, un sac de voyage « Made in China » pour le transporter.

Voici, dehors, un carré de soleil magnifiant la poussière. Tout autour, les toiles tendues font une ombre accueillante aux désœuvrés. Le regard des hommes (on ne voit pas celui des femmes) glisse sur l'étranger comme un pinceau noir. Ce n'est plus un regard de pirate, il y manque la luisance du sabre, ni même un regard de nomade fier de sa tribu où s'allierait l'orgueil du souvenir avec l'étonnement

d'être là. Cet œil un peu sauvage aux langueurs de fièvre mesure une distance que la parole ne comble pas. Seul le mendiant aveugle, d'un bras tâtonnant vous bouscule ou vous palpe et murmure par habitude une bénédiction filtrant de ses chicots. J'ai pensé à tel autre mendiant que j'avais croisé un soir de foule au Caire, dix ans plus tôt, un vieillard guidé par sa fille ou sa nièce, un os de seiche à la place des yeux, et qui hurlait d'une voix terrible des versets du Coran.



VALENCIA

Après une soutenance de thèse à Valencia, un jour de juillet, je suis allé avec Juan Antonio Pérez, le nouveau docteur et d'autres que j'ai oubliés manger une paella à La Pepica, tout près de la mer. Hemingway mentionne ce restaurant dans son célèbre reportage sur *L'été dangereux*, celui où s'affrontèrent devant les taureaux Dominguin et Ordoñez. Encore un été à passer pour l'écrivain, et puis viendrait celui de 1961 et de la décharge fatale qui lui emporterait la tête un matin devant sa maison de Ketchum. Aller à La Pepica était pour moi comme une sorte de pèlerinage. Hemingway est certainement l'un de ceux qui ont le mieux parlé de la mort (avec Thomas Mann peut-être, dans un registre plus contemplatif) et ainsi, grâce à l'art des mots et à l'engagement d'un homme, nous ne sommes plus tout à fait seuls devant ce qui nous attend.

Une culture, pour élargir un peu, est toujours une façon de négocier son destin. Qu'il s'agisse de coutumes, de croyances, d'art ou de lois, le but est bien de vivre mieux, d'espérer davantage, d'ordonnancer le monde et son gouvernement. Bref, il s'agit de (se) « rendre le monde humainement habitable », comme

le disait J.B. Watson, en y mettant le prix d'effort et d'invention nécessaire. Toutes les solutions conçues ou essayées ne se valent pas sans doute, en tout cas elles ne se valent pas pour tous. Seules les idéologies totalitaires, qu'elles soient politiques ou religieuses, croient en l'objectivité du bonheur et l'assomption finale du salut. J'ai toujours eu une vision beaucoup plus janséniste, j'y reviendrai.

Il me semble que le parcours intellectuel d'un scientifique ne peut pas être dissocié de ces résonances culturelles et de la part d'arbitraire qu'elles contiennent forcément. Chercher à mieux comprendre le monde, à discerner un peu plus nettement les choses dans l'obscurité qui nous tient, est plus qu'un thème de laboratoire, c'est aussi une affaire de style et de valeurs, de convictions et de posture. Du moins en va-t-il ainsi tout autant qu'on n'assimile pas le travail de production intellectuelle à un simple « métier », dont les auteurs doivent être en effet interchangeables comme le sont tous les fonctionnaires. La part d'aventure doit rester inviolée.

Ce jour-là à Valencia, je me suis levé pour aller regarder, au fond du restaurant, une photographie très agrandie prise à La Pepica même durant l'été 59. On y voit Hemingway et Ordoñez assis à une table avec quelques autres personnes, sans doute des gens du « toreo ». Les convives n'ont pas posé. Il ne se passait rien de notable, je suppose, à cet instant-là. Mais le regard d'Hemingway se perd dans le lointain, avec une nostalgie indicible, une sorte de fragilité aussi,

comme on l'observe chez les petits garçons lorsque la
vie, déjà, vient de les décevoir.



L'HISTOIRE ET LE PARADIS

Né au milieu du XXe siècle, j'en connais les stigmates et les obsessions. Bientôt, demain peut-être, très vite en tout cas, cette figure tourmentée, admirable et pitoyable, confuse, ravagée, cette époque tragique va perdre pour la plupart son poids d'incarnation. La littérature antique, les religions mortes et les ruines ont ceci de commun que l'incertitude les habite : nous n'y comprenons pas tout. Ainsi l'histoire qui progresse laisse de plus en plus d'ombre derrière elle.

De là vient sans doute que l'expérience politique ne se cumule pas malgré l'installation de la démocratie et le développement de l'éducation. Nos foules sont aussi naïves, aussi avides, aussi passionnées que celles du Bas-Empire. Les ressources et les ressorts du pouvoir, mis à part le perfectionnement des moyens techniques dont il ne faut pas exagérer l'importance, n'ont pas changé non plus depuis l'Antiquité. Suétone et Tacite restent de bonnes lectures car ils continuent à nous parler des hommes réels, des mobiles qui les poussent, des mensonges qu'ils aiment. Ne nous leurrions pas : Internet ou non, la raison s'efface toujours aussi facilement devant l'émotion, la passion emporte tout, l'intérêt immédiat domine et les croyances les plus

absurdes n'ont rien cédé de leur emprise. Prétendre le contraire relève de l'aveuglement, de l'optimisme qui l'accompagne d'ordinaire ou de la simple bêtise, pour ne rien dire de la manipulation intéressée des électeurs et des consommateurs (« Apprenez que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute »). Au fond, le débat sur le gouvernement des hommes n'est pas entre l'optimisme et le pessimisme, mais entre le pessimisme et l'espérance. On voit bien alors de quel côté peut survenir le miracle.

La chute de Berlin en 1945, puis la chute du Mur de Berlin, auraient dû en Europe nous vacciner définitivement contre le jeu des illusions. Il n'en a rien été. Les monceaux de cadavres n'ont rien pesé. L'instant, comme un trou noir absorbant toute masse, l'emporte en puissance sur la géométrie de la durée, l'urgence du présent gagne toujours sur la mémoire. On continue à militer et à fantasmer. Plus personne cependant ne peut croire sérieusement que le bonheur est en chantier et que nos turbulences du jour sont le prix à payer pour un trajet nous conduisant à l'accomplissement.

Bien entendu, le Paradis qui nous attend peut-être au bout du compte est une immense bibliothèque, forcément une bibliothèque, et on passe l'éternité, quand on ne lit pas, à essayer de trouver le meilleur classement possible pour les documents et les livres. On essaie toutes les solutions (Dieu seul en fait les connaît toutes), puis on recommence. Je ne sais pas si l'on éprouve du plaisir à retrouver parfois son propre

nom sur une couverture ou dans une référence. Il est de toute façon trop tard pour ajouter ou retrancher quoi que ce soit.

Cette idée que le Paradis commence lorsque le temps de la création est terminé a quelque chose de troublant. C'est une idée de deuil. La « fin de l'Histoire » avait les mêmes connotations et donnait le même sentiment de fatalité un peu triste : finis les ennuis et les drames, mais finies aussi l'aventure et la saveur épicée des choses. En tout cas, ces terminaisons supposées heureuses ne rachètent rien des maladresses ou des malheurs antérieurs, en un sens même elles les figent à jamais, exactement comme une coquille que vous avez laissée passer à l'impression tache définitivement la page du livre publié.



L'UNIVERSITÉ AUJOURD'HUI

Quand je suis entré à l'université, le modèle d'accomplissement était encore celui de l'intellectuel issu de la Renaissance et des Lumières : on n'en sait jamais assez sur tout, la liberté de penser est la valeur suprême, le style c'est l'homme. Une génération plus tard, ce triptyque a été abattu. On recrute les universitaires sur la base d'une spécialisation de plus en plus étroite, le souci de la canonicité internationale l'emporte sur l'exigence de liberté, l'utilité sociale est un étalon de qualification, et ce qui se rédige en général, du moins dans les sciences humaines et sociales, paraît s'inspirer des procès-verbaux de gendarmerie (comparez à cet égard « l'individu a emprunté un véhicule de couleur noire et de marque X dont la vitesse à la sortie de l'agglomération a été mesurée par un radar R-23 » et « les participants (N = 137) ont été invités à remplir un questionnaire de n items testés préalablement (alpha de Cronbach = .89) ». Je ne vois pas la différence). Régis Debray m'a demandé une fois dans la conversation qui étaient nos grands auteurs en psychologie sociale. Comme je faisais part de cette question, et de mes premiers éléments de réponse, à un collègue alors éminent,

celui-ci prétendit assez rudement que pareille question n'avait pas de sens, parce que nous sommes payés pour produire anonymement un savoir anonyme. Et il semblait de surcroît s'en délecter. Cela résume tout.

Il ne s'agit pas ici de regretter quoi que ce soit, autrement que dans le sens où l'on regrette parfois sa jeunesse et la beauté convaincante de ses illusions. Il ne s'agit pas non plus d'exagérer l'importance de ce phénomène, l'université n'étant pas après tout le centre du monde culturel. Mais une telle mutation interroge. Je ne peux m'empêcher d'y voir une extension de cette figure du Travailleur dont Jünger a parlé de manière si pénétrante et tellement ambiguë (encore que cette ambiguïté appartienne certainement à la figure même). Rien n'est plus caractéristique à cet égard que l'évolution du régime des publications. « Publier » signifie aujourd'hui « produire », et cette production est de plus en plus collective, de plus en plus normée, donc de moins en moins originale. Il se tisse ainsi peu à peu un corpus impersonnel de faits et de théories dont la cohérence mutuelle est très mal assurée, dont la péremption et le renouvellement sont rapides, et qui semblent occuper pléthoriquement l'espace du pensable. Le destin de l'impétrant qui accède à l'Université est désormais de disparaître au plus vite dans cette armée de tisserands, avec peut-être pour seul horizon l'espoir de devenir un jour chef d'équipe. Le goût de la connaissance, qui ressemble assez au goût des voyages, la passion de la liberté de l'esprit qui s'affronte à sa propre condition jusqu'à faire manne de ses doutes, et cette superposition de

l'éthique et de l'esthétique qu'on appelle couramment le style trouvent aujourd'hui à mieux se loger ailleurs. Il suffit de ne pas se tromper d'adresse.

Je dois le reconnaître : lorsqu'on débat encore parfois sur la science de l'homme (le pluriel dont on affuble alors « science » n'étant qu'un cache-misère), on évoque les derniers feux d'un astre mort que le mouvement de l'histoire éloigne toujours plus. Ce n'est pas la notion de science qui a changé. C'est la notion d'homme comme foyer de totalisation de sa propre connaissance. Quelque chose s'est perdu là même où on pensait l'atteindre, entre les neurones et les lois du marché. Il me revient à l'esprit une histoire de Rabindranath Tagore dans *La corbeille de fruits* : le disciple vient offrir à son maître deux bracelets précieux ; par suite d'une maladresse, l'un des bracelets roule la pente et disparaît dans la rivière ; après une journée de vaine recherche, le disciple revient et demande piteusement à son maître de lui montrer l'endroit exact où le bracelet est tombé. « Alors le maître, élevant le bracelet qui restait, le lança dans la rivière en disant « Il est là ».



L'AMÉRIQUE LATINE

La passion de l'Amérique latine pour les sciences sociales est le reflet inversé de la fascination des sciences sociales pour l'Amérique latine. Que de grands voyageurs se sont effarés ici, où l'improbable et même l'impensable se sont accumulés pendant des siècles ! À y regarder de près, tout ou presque en ces régions fait défi à nos catégories les plus sûres. Vous devriez expliquer dans un seul traité comment a pu se maintenir si longtemps au pouvoir, au Mexique, l'oxymore d'un « Parti Révolutionnaire Institutionnel », pourquoi on ouvre à grand prix dans la forêt tropicale des routes que la végétation dévorera aussitôt, d'où vient ce goût romantique et finalement désespéré de la guerrilla mal calculée, dans quoi s'enracinent cette folie d'arracher les cœurs et cette tendresse à croquer des squelettes en sucre, ce que signifie au bout du compte la tristesse fiévreuse qui occupe en tous lieux, de la plaine à la cordillère, le regard des Indiennes. Il faudrait aussi rendre raison de cette inépuisable capacité à produire des dictateurs, de cette propension quasi-religieuse à l'émotion partagée, que le théâtre en soit une église de plein air, un stade, une place de village où se tient une

réunion électorale ou encore une parade militaire, une réunion syndicale, un ring de lutte libre, un concert bruyant ; et rendre raison, par-dessus tout, de ces chefs-d'œuvre plastiques dont regorgent les musées, les bâtiments officiels les plus humbles, les églises de village et parfois même tout simplement les marchés de plein air. La tâche est décidément trop vaste. Mais la leçon de l'impuissance, pour autant, est salutaire au chercheur. Comme il se sent éloigné, dans ce milieu foisonnant de violence et de beauté, dans cette ambiance incertaine entre funérailles et carnaval, entre gloire et misère, des petites préoccupations de son laboratoire, des besogneuses discussions de contrats, des expertises d'articles trop souvent insignifiants ou ennuyeux, et des références révérencieuses aux paradigmes dominants dans sa discipline ! Comme il ressent le besoin de comprendre, de partager, de méditer ! Ou de déguster le simple bonheur, tellement stimulant, de s'étonner et de se taire, le bonheur de se fondre. À chaque voyage qu'il m'a été donné de faire en Amérique latine, et il y en a eu beaucoup, j'ai pensé que notre psychologie sociale était un peu bornée, un peu courte de souffle ou bien décidément à côté du sujet. J'en suis revenu à la fois plus critique de nos modes de vie et de nos façons de penser, et plus humble. Plus humain aussi il me semble.



ÉCRIRE DANS LE TRAIN

J'ai commencé à écrire cette espèce d'autobiographie dans le train à grande vitesse que j'empruntais chaque semaine pendant douze ans entre le Sud et Paris. C'était une contrainte comme une autre, que je m'étais donnée exprès. Celle-ci avait l'avantage d'être constante : même durée du trajet, mêmes conditions d'installation, même anonymat de mes voisins, même rythme imposé au corps, mêmes annonces des employés et même bruit de fond. Je laissais aux préoccupations du moment ou aux hasards du passage le soin de m'orienter vers telle ou telle branche du souvenir, telle brindille parfois, mais qui appartient bien à l'architecture de l'ensemble. Patience du vannier. Une fois débarqué à la gare, je passais à tout autre chose.

Cette fragmentation du temps avait encore d'autres vertus. Et d'abord, peut-être, celle d'interdire ou au moins de limiter la jubilation, qui est justement une manière de sortir du temps. Je crois que l'intelligence est mélancolique. Schopenhauer a parlé de cette tristesse native de la pensée sur laquelle George Steiner est revenu récemment. Comment ne pas voir en effet que l'optimisme de croisière, la confiance en l'avenir

et la foi brute, l'exaltation, la certitude morale, la suspension de la critique, la passion procédurière des comités lorsqu'il s'agit de décider, tous ces dispositifs au sein desquels la mélancolie n'a pas place, relèvent par nature de nos limites intellectuelles et de nos petits vertiges émotionnels ? On arrête en général de penser parce qu'on ne sait plus comment continuer, mais aussi parce qu'on est banalement fatigué ou encore parce qu'on a peur d'aller plus loin dans cette « *selva oscura* » dont parle Dante, parce qu'on préfère le confort acquis au dépassement de la vie bête, et l'approbation du chœur bien dressé à l'aiguillon de l'inquiétude. C'est pourquoi la mélancolie que j'évoquais est l'inévitable tribut payé à la lucidité.

La *gaya scienza*, à propos de laquelle on peut faire tellement de contre-sens, n'est pas la jouissance de la béatitude, la satisfaction que procure le comblement, mais la maturité sereine de l'esprit une fois chassés tous les fantômes. Si besoin était, ces voyages en train sont propres à rappeler l'indifférence du monde et la vanité de nos entreprises : vos compagnons de voiture ne sont jamais les mêmes, ils échantillonnent à chaque trajet les âges et les préoccupations de l'existence, ils seraient exactement au même endroit si vous n'étiez pas là, tout comme les paysages que vous traversez, et finalement, que vous ayez écrit ou non pendant ces quelques heures de transport, que vous soyez satisfait ou pas de votre page, le train arrivera à destination, s'immobilisera à son quai. Si la bibliothèque intégrale, celle à laquelle il ne manque rien, représente l'une des images du Paradis, le voyage en train pourrait

assez bien figurer le Purgatoire, fait d'attente dirigée, de patience et de transformation intérieure. Même les contrôleurs ont cette fonction métaphysique de vérifier que vous êtes embarqué à bon droit et de vous renseigner, détenteurs qu'ils sont du savoir absolu, sur les retards, les réductions de tarif ou les correspondances. À propos de Purgatoire, il va de soi que ma vie pleine d'imperfections requérait de longs trajets, et souvent répétés. Je m'y suis astreint pendant douze ans, mais cela n'a pas suffi à me sanctifier.



LES LANGUES

J'ai donné occasionnellement des cours et tenu des séminaires en espagnol, en portugais et en anglais. Sans prétendre aucunement les posséder, ces langues me sont suffisamment familières pour que j'aie pu avoir des discussions d'arrache-pied sur tel ou tel point de vocabulaire avec certains de mes traducteurs. De temps en temps dans la conversation, une expression anglaise ou espagnole me vient, que je trouve plus juste ou plus appropriée sur le moment que son équivalent français lorsqu'il existe. Quelques autres langues vivantes s'adjoignent éventuellement à ces ressources. Tout cela sert la souplesse de la pensée. Et cependant, c'est là que je voulais en venir, je me sens définitivement incapable de créer quoi que ce soit avec ces langues. Communiquer, oui, avec plus ou moins de bonheur selon l'inspiration du moment et la fatigue du corps. Comprendre sans doute. Faire comprendre, là aussi avec plus ou moins d'effort. Mais certainement pas créer. Ni un texte littéraire ni une théorie en sciences sociales.

Il se peut que cette limitation me soit propre et que la plupart de mes contemporains ne la connaissent pas. Il se peut aussi que la plupart de mes contemporains

ne s'y intéressent pas. Après tout, les médias, la mondialisation et le système scolaire confondent avec beaucoup d'assurance langage et communication : dès lors que vous savez exprimer à peu près la même idée en deux langues, vous êtes réputé bilingue. J'en ai connu beaucoup qui se nourrissaient de cette illusion et affirmaient péremptoirement parler tel ou tel idiome. Oui, parler peut-être, et comme par intermittences, pour un public plus ou moins distrait et complaisant, lui-même peu cultivé. Mais le rapport de la langue à la pensée n'est pas aussi simple. Il ne s'agit pas d'une pure question d'emballage, si l'on peut dire, et je ne suis certes pas le premier à le remarquer. Ce qui me paraît beaucoup plus important que la commutation des codes, c'est de savoir quelle est la généalogie de l'idée et la place que celle-ci tient dans une pensée, dans une culture, dans une histoire, et donc dans une langue aussi, qui n'est pas séparable de tous ces aspects. Il ne saurait exister en ce sens de « langue universelle », fabriquée si l'on peut dire avant d'avoir vécu ou utilisée trop longtemps après avoir vécu (tel fut le cas du latin). Et ce qui m'intéresse tout autant que cet enracinement nourricier, ce sont les processus de condensation et de mise en harmoniques des sens que seule réalise la poésie et qui signent la véritable profondeur de l'expérience humaine, celle qu'une lecture linéaire, centrée sur la compréhension immédiate, n'atteint pas. À cet égard, le bilinguisme vrai est assez rare, comme le montrent bien les apories de la traduction. Je me suis frotté assez longtemps à ces dernières dans le cadre de la poésie, au point de

passer des heures, voire des jours entiers sur un seul vers, pour en savoir quelque chose. Dans la meilleure des hypothèses, j'ai toujours été monolingue.



JOURNAUX INTIMES

J'ai tenu un journal durant quelques années lorsque je vivais à la campagne. L'organisation de mon temps s'y prêtait, tout comme le contact quotidien avec la terre, les plantes, les bêtes. Il n'y avait rien d'introspectif dans ce que je notais : un dîner chez des amis, un fort vent d'autan, une sortie de champignons dans les bois, la première flambée de la saison, les traces d'un passage de chevreuil sur la neige, l'arrivée printanière du coucou. J'y ajoutais parfois une réflexion à propos du travail en cours, aussi brève que possible, ou une ligne de projet. Je me sentais dans cet exercice un peu gardien de phare (sans doute aussi parce que ma lampe restait longtemps allumée le soir, la seule au creux de cette immense obscurité) et un peu capitaine, surtout les soirs de tempête, quand la vieille maison craquait et que les grands arbres faisaient un bruit de vagues. Les lignes que j'écrivais alors étaient bien celles d'un journal de bord. C'est une façon d'objectiver sa vie à laquelle je ne vois que des avantages.

Il reste qu'une fois réinstallé en ville, j'ai été tout de suite infidèle à cet exercice, comme si sa substance même s'était évaporée. D'une certaine façon malgré tout, j'en ai éprouvé le manque. Aujourd'hui encore,

lorsque je feuillette rapidement du pouce les pages restées vierges du dernier agenda (plus de la moitié en fait), je ne puis m'empêcher d'assimiler le temps ainsi passé, et qui est resté sans balise, à du temps gaspillé.

Un peu plus tard, à l'occasion de certains voyages et dans le cadre strict de leur durée, je me suis astreint à tenir à nouveau un journal, écrit chaque soir quelle que fût l'heure de mon coucher, dans un cahier ou un carnet spécialement dévolu à cet effet. Il s'agissait toujours d'anecdotes, d'impressions ou de choses vues. J'ai réservé la lecture de ces notes à mes très proches, elles tenaient lieu après coup de cartes postales et ne méritaient pas plus de relecture que celles-ci.

J'ai ainsi retrouvé le petit « journal » établi lors d'un voyage à Sumatra en mars 2005 pour le Sommet du Lac Toba. En tant que simple témoignage, je le retranscris sans modification et intégralement.

.

Dimanche après-midi, à bord d'un TGV bondé : la France du sud au nord comme une stratification météo. *Sunny, then cloudy, finally snowy*. Mais tout cela n'est que visuel, puisque la température du wagon reste constante. De même peut-on voir de chez soi, à la télévision, le désert du Ténééré ou la taïga sibérienne sans gagner ou perdre un seul degré. Le cadre de la fenêtre ajoute encore à la ressemblance avec un écran. Je vais m'envoler pour Sumatra : c'est encore tout aussi abstrait.

.

« *No smoking in lavatory* » se dit en malais « *Dilarang merokok di dalam tandas* ». C'est le mot « *Tandas* » qui veut dire « Toilettes ». En attendant, j'accompagne mon repas dans l'avion de Chivas largement mouillé de Seven-up. Il y a eu maldonne quelque part. Dommage, car la cuisine est excellente, pour un avion.

Au bureau de change de l'aéroport de Medan, le dollar est acheté 8800 roupies. Cette seule équation est déjà instructive.

.

Longue promenade dans le quartier de mon hôtel. Chaleur d'étuve. Plus visible qu'un Blanc en Afrique, je suis harcelé à chaque pas par les cyclo-taxis qui me proposent leurs services. Sur les trottoirs (souillés, défoncés, jonchés de déchets), les petits commerces de misère du Tiers-Monde, dont la plupart se rapportent à l'alimentation. Plusieurs degrés au-dessus dans l'échelle de la consommation, je tombe un peu plus loin sur un centre commercial conçu comme un souk (étroits passages, petites loges encombrées, spécialisation relative des zones) où l'on trouve à peu près le même type d'articles d'importation que chez les « ambulantes » de Mexico. Durant toute mon excursion, j'aurai été regardé avec curiosité mille fois et je n'ai pas croisé un seul Européen (je veux dire « caucasien »).

À signaler : de longues portions d'égout à ciel ouvert. Le soir, il en sort des commandos de gros cafards dont beaucoup sont écrasés par les voitures. Je pense avec ironie aux écologistes de la Mairie de Paris.

•

Pris un taxi pour aller au bureau de poste de Medan. Le chauffeur ne parlait pas du tout anglais. Nous nous sommes compris à force de gestes et de sourires, et nous avons découvert l'un et l'autre au bout d'un moment que « Poste » se dit « Pos ».

•

On me propose d'aller passer la journée de samedi dans une réserve d'orang-outang. Bien entendu j'ai mieux à faire. Aller voir les orangs en Indonésie est aussi ridicule qu'aller écouter les baleines au Canada. Je trouve beaucoup plus intéressant de traîner dans un super-marché. Toutes les inscriptions sont en indonésien et aucun employé ne parle anglais. Le jeu des devinettes est intéressant. J'achète du baume du Tigre, dont les emballages sont beaux, et quelques confiseries à la couleur douteuse, dont j'ignore totalement la composition.

•

Hormis le représentant de la Réunion, qui me fait l'effet d'être un honnête homme, centré sur son dossier, dévoué à sa tâche, les très rares Français que je rencontre au Sommet ne sont guère reluisants : un député européen aux allures visqueuses, jouant « le cœur sur la main », un petit Corse affairé et sans doute affairiste. Culturellement comme politiquement, c'est ici pour nous le bout du monde.

•

Loin de ce qui précède, il me faut encore mentionner que j'ai écrit quatre journaux particuliers, centrés chacun sur un lieu significatif de ma géographie personnelle : Aden, Bucarest, Carthage, puis Le Lauzier, ce hameau des Monts de Lacaune où nous possédions la vieille maison que j'évoquais à l'instant et qui m'a longtemps servi de havre. Ces quatre journaux, tous écrits entre 1985 et 1991 ont été publiés en leur temps, assez confidentiellement, et au seul titre de la littérature.

Enfin (et il ne s'agit plus d'un lieu mais d'une classe de lieux), j'ai écrit un « Journal de la grotte » qui résumait à sa façon l'expérience de spéléologue passionné qui a été la mienne entre vingt et trente ans. Chaque dimanche nous poursuivions, dans la boue, la sueur, l'angoisse parfois et la curiosité toujours, la même déception : plus ou moins tôt, plus ou moins tard, la galerie que nous suivions finissait par s'interrompre, noyée ou obstruée, et nous devions faire notre deuil de ce fantasme toujours renouvelé de la découverte d'une grotte aux merveilles.



LA TUNISIE

Pendant plus de dix ans à partir de 1975, je me suis rendu chaque année en mission en Tunisie pour le compte des services culturels français. J'y ai connu de bons amis, de bonnes tables, des situations professionnelles excitantes et des moments de bonheur. Il me revient une anecdote, complètement décalée par rapport au travail que je faisais alors sur place, mais que j'ai aimé raconter plusieurs fois.

Cela devait se passer en 1982 ou 83. J'avais un ami tunisien, beaucoup plus âgé que moi, qui m'initiait avec patience à l'arabe classique et qui m'invitait chez lui, au Kram, à chaque séjour que je faisais dans le pays. Il préparait invariablement, et d'ailleurs remarquablement, un énorme couscous à la viande, que nous arrosions généreusement de bon vin local. Cette année-là, j'eus la surprise en arrivant au Kram de rencontrer chez mon ami une jeune étudiante allemande qu'il hébergeait en tout bien tout honneur depuis quelques jours. Elle était grande et timide, plutôt laide, elle s'appelait Ursula, elle s'était fait dérober son argent et son passeport, je ne sais plus comment elle avait rencontré le vieux Salem.

J'en viens à l'anecdote. Avant son départ d'Allemagne, le père d'Ursula lui avait confié une petite photographie prise à Tunis en 1943, alors qu'il servait dans l'Afrika Korps. On y voyait deux ou trois jeunes hommes attablés à la terrasse d'un café, souriants, détendus, en short, on eût presque dit des touristes. Ursula avait pour mission d'essayer de retrouver ce café et de le photographeur, s'il existait encore, quarante ans après.

Nous avons passé un après-midi entier, Salem, Ursula et moi, à parcourir les abords de la médina, cliché en main, tournant en rond, revenant sur nos pas, hésitant, discutant, doutant, très joueurs au fond. Finalement, nous avons retrouvé le café près de Bab-el-Khadra, l'une des entrées du souk. La façade n'avait guère changé depuis la guerre. C'étaient le monde alentour et les circonstances et les gens, et bien entendu les mentalités des gens, comme on ne dit plus guère, qui avaient changé. Et nous étions au milieu de ce cirque. Il n'y a rien de tel que ces anecdotes de hasard pour ressentir profondément ce qu'est l'histoire et combien elle fait peu de cas des hommes.

Je me souviens aussi que dans la cour de l'école primaire de Menzel Bourguiba, quelques années après, un gros bidon préposé à la collecte des eaux de pluie portait encore, parfaitement reconnaissable, l'aigle caractéristique de la Lutwaffe.



LE PASSAGE À LA RETRAITE

J'ai abordé ma dernière année de fonctionnaire (la rentrée 2009) sans aucune nostalgie. Le calendrier commande, après tout, et j'ai toujours trouvé pathétiques ceux de mes collègues qui s'accrochent, le moment venu, aux bribes de leur fonction comme on agrippe une planche après le naufrage. Dans le cas de l'université, il y a aussi quelque indécence à se prendre ainsi au sérieux en se donnant à tout prix de l'importance. Votre participation à un séminaire de plus, votre communication dans un colloque dont vous serez le doyen d'âge, votre co-signature sur un énième article ne bouleverseront pas la science, ne changeront rien à votre bilan personnel et montreront seulement votre goût inassouvi de la reconnaissance. Il faut savoir refermer son propre livre. En fait, chaque rentrée académique devrait être accompagnée d'une lecture publique du début de l'Écclésiaste : Quel avantage revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ? Une génération s'en va, une autre vient, et la terre subsiste toujours. Le soleil se lève, le soleil se couche, il soupire après le lieu d'où il se lève de nouveau. La mélancolie de l'Écclésiaste n'a jamais paralysé l'action ni découragé la volonté

de savoir, ce qui est bien l'essentiel. Ajoutons-y que le simple respect de la jeunesse, qui doit à son tour faire ses preuves, et même le sens le plus banal de l'esthétique personnelle devraient inciter (péremptoirement) les anciens à faire place.

Peut-être faudrait-il décrire à ce propos, sans trop y mettre de charge pathologique, le syndrome du Désert des Tartares : du fond de son exil austère aux marches de l'Empire, le jeune officier espère se couvrir de gloire lorsque les Tartares attaqueront ; toute sa vie il attend ce jour, et les sacrifices qu'il consent comme les promotions qui le flattent n'ont de sens que par rapport à cette échéance, toujours reculée ; vient le jour de la retraite, du départ forcé, et c'est précisément alors que l'ennemi lance son attaque. Le syndrome que j'évoque consiste à refuser de partir parce que les Tartares viendront peut-être demain ou alors le jour après demain (« encore une minute, Monsieur le bourreau... ») et qu'il serait vraiment trop amer d'avoir à les rater. Et encore, comme si le fait d'avoir attendu plus longtemps que les autres vous donnait davantage raison... Je ne puis m'empêcher de voir là des formes de superstition dont le hasard a fait que j'ai été toujours préservé.

De ma première rentrée comme assistant, à l'autre bout de ma vie, je garde le souvenir confus d'un bel automne montpelliérain, d'un calme effort de préparation des séances de Travaux Pratiques et d'une absence à peu près totale de projets d'avenir. J'étais alors un dilettante de l'instant. L'idée de carrière ne

me touchait pas. Les années suivantes se fondent dans une sorte de routine vite acquise, sans couleur, sans émotion, sans passion. À l'exception notable d'André Demailly, toujours débordant d'idées transversales, plus tard de Marc Blancheteau, avec qui je pouvais parler aussi de littérature et d'histoire, d'évolution de l'armement et de questions tactiques, bref de choses importantes, mes collègues en psychologie ne se montraient guère intéressants. Je ne devais guère les intéresser non plus. La vraie vie était ailleurs. Je me considérais certes comme un bon fils de la « douce mère », obéissant et dévoué, mais j'avais après tout passé l'âge de rester tout le temps dans ses jupes. Et j'ai quitté définitivement celles-ci, le moment venu, sans angoisse et sans regret.

Je pense aux chats de la rue Donceles. À Mexico, c'est la rue des bouquinistes, qui donne sur le haut de la cathédrale métropolitaine. La plupart des boutiques, en général très sombres, recèlent un labyrinthe de rayonnages et de salles où sont entreposées selon un classement très flou des dizaines de milliers de livres. Beaucoup de ces derniers sont inaccessibles, logés tout contre le plafond ou coincés au bas de piles branlantes qu'on ose à peine effleurer. Il y a des livres dans toutes les langues, sur tous les sujets et dans tous les états. Inutile de chercher quoi que ce soit : vous ne pouvez ici que trouver ce que vous n'attendiez pas, pourvu que vous disposiez d'un peu de temps. Et puis il y a les chats, gardiens subtils de ce monde imprimé. Ils surgissent tout à coup entre vos jambes, disparaissent derrière une encyclopédie, vous narguent au coin

d'une étagère. On suppose qu'ils ont ici beaucoup de travail et qu'ils trouvent toujours quelque rongeur à chasser. De là sans doute vient leur allure affairée. Ils ne quêtent pas de caresse, ne s'attardent pas contre vos mollets. En somme, ils se font oublier, ce qui est sans doute la meilleure des tactiques pour la tâche qui est la leur. Ils ne lisent pas, bien sûr, et ils défendront avec la même âpreté, de la griffe et des dents, une collection de romans d'amour et les oeuvres complètes d'Aristote. Un peu mercenaires sans doute, mais de cette espèce qui n'abuse pas. Les nuits dans les magasins de la rue Donceles doivent être rythmées de bruits de course, de grognements retenus et de petits craquements. Enfin, ces chats qui n'ont pas de nom propre (en tout cas pas de nom propre connu, aurait dit T.S. Eliot), s'ébattent librement toute leur vie au milieu des fragiles pierres tombales de l'orgueil imprimé : tant de pages de garde mentionnant un patronyme, un titre, un lieu, une date...



LES DÉBUTS

À l'automne 1969, en même temps que j'étais recruté à Montpellier comme moniteur de statistiques, Jean Bouillut (issu du laboratoire de Robert Pagès) me recommanda auprès de Serge Moscovici pour une inscription en thèse. Cette rencontre devait être déterminante. Je n'avais pas à vrai dire de sujet et c'est dans le train qui me conduisait à Paris que j'eus l'idée, à l'occasion d'une lecture, de consacrer mon travail à venir à l'étude d'une technique d'invention en groupe qui était alors à la mode, le brainstorming.

Ce choix, au départ assez hasardeux, eut bientôt pour effet de m'accrocher durablement à deux thèmes, l'étude de la communication dans les groupes et la théorie des problèmes. Et il me fournit aussi rapidement le prétexte de mon premier livre, que les Presses Universitaires de France voulurent bien accueillir dans leur collection *Que sais-je*. D'une certaine manière alors, j'aurais pu, j'aurais peut-être dû, changer d'orientation et de métier. J'avais atteint l'un des objectifs qui me tenaient le plus à coeur depuis mon adolescence : publier un ouvrage, et chez un tel éditeur. Mais le cours des événements et surtout ma propre inertie me laissèrent définitivement sur

la trajectoire universitaire. Je ne le regrette pas plus que je ne m'en félicite. Ces histoires de destin n'ont finalement aucun sens.

Une dizaine d'années auparavant, Moscovici avait travaillé sur la créativité des groupes, précisément en termes de réseaux de communication et de types de problèmes. Il ne s'y intéressait plus guère, mais il me dirigea avec la fermeté nécessaire pour m'éviter de m'égarer et la bienveillance suffisante pour me laisser aller à peu près où je voulais. Comme il partageait alors son temps entre Paris et New York, et comme la communication par internet n'existait pas, nous correspondions beaucoup. Le style épistolaire, par ce qu'il implique de méditation préalable et de réflexion subséquente, convenait parfaitement à cette direction : « en avant, calme et droit », on ne se presse pas mais on sait où l'on va. J'ai conservé jusqu'à aujourd'hui toutes ces lettres.

À Konstanz, en juillet 1971, à l'occasion d'une école d'été de psychologie sociale expérimentale, je fis la connaissance de Claude Flament, qui allait devenir mon autre maître et dont l'influence devait alimenter, si je puis dire, mon moteur dialectique personnel : « il est plus important d'avoir des idées que des données », me semblait-il entendre d'un côté ; et de l'autre, l'écho me renvoyait l'antienne « je suis incapable de penser valablement si je n'ai pas de données ». Le moment venu, toutes les thèses que j'ai pu diriger ont résonné, avec plus ou moins de bonheur, selon cette dialectique.

À Konstanz aussi j'ai noué quelques relations amicales avec mes homologues présents, en particulier avec Rodolphe Ghiglione, alors débutant comme moi et qui devait me proposer, vingt-sept ans plus tard, de le rejoindre à l'Université de Paris VIII.



LA CONNAISSANCE DE LA CONNAISSANCE

Durant les années 80, et comme à la culmination d'un courant qui avait commencé trente ans plus tôt (le fameux livre de Wiener sur la cybernétique est sorti l'année même de ma naissance), la dernière frontière de la modernité touchait à l'intelligence artificielle. De nouveaux territoires s'offraient, de nouveaux défis s'affichaient. Quelques intelligences remarquables, à commencer par H.A. Simon, avaient largement ouvert la voie. Mais cette euphorie conquérante ne dura pas. Le développement des neurosciences et de l'imagerie médicale, bientôt après, devait nous ramener à un naturalisme certes techniquement sophistiqué, mais conceptuellement assez rustique.

Un certain nombre d'entre nous était alors préoccupé par une question qui peut sembler aujourd'hui bien étrange : celle du formatage de la connaissance. Ce n'était pour moi que le prolongement de mes réflexions déjà anciennes sur la formalisation des problèmes mal définis. Philosophiquement, cela revient à poser que le champ des possibles cognitifs n'est jamais infini ou totalement indéterminé. Ce que vous pouvez penser, imaginer ou connaître répond nécessaire à des contraintes, ne serait-ce par exemple

que des règles d'agencement des symboles. Lévi-Strauss l'avait génialement montré pour les mythes. Newell et Simon avaient ouvert la voie pour l'étude de la résolution des problèmes. On pouvait espérer aller plus loin dans deux directions : en s'attachant aux contenus et aux procédures de la pensée ordinaire, y compris professionnelle, et en envisageant de tester sur machine l'opérationnalité des catégories et des règles qu'on aurait pu définir.

Un ami d'enfance, docteur en physique, partageait ces intérêts. Devenu spécialiste d'informatique industrielle et travaillant alors en entreprise, il considérait surtout les possibilités d'application. Pourquoi ne pas essayer de participer, si nous unissons nos compétences, à l'invention de la « cognitique », terme alors en vogue ? Les techniques utilisées à l'époque pour extraire et représenter la connaissance semblaient bien primitives : des entretiens semi-directifs, des questionnaires au premier degré, des protocoles d'observation des réseaux, des cheminements et des gestes, des « grilles » d'analyse intuitives, des inventaires de tâches. Sans doute pouvait-on améliorer le rendement de ces procédés en les rendant plus systématiques, moins subjectifs, mieux construits. Ainsi sont nés, au passage, les « Schèmes Cognitifs de Base », qui étaient destinés à l'origine à pré-formater la connaissance pratique, quel qu'en fût le contenu. Pierre Janet, deux générations auparavant, et quant à lui dans une perspective génétique plus littéraire que véritablement formelle, avait poursuivi un objectif analogue en traitant des « débuts de l'intelligence ».

On le sait, les recherches sur l'intelligence artificielle furent très vite dévoyées par les entrepreneurs de fortune et les marchands d'outillage, qui crurent pouvoir en tirer à la hâte de nouveaux « produits ». Les résultats furent assez médiocres comme on pouvait s'y attendre : les concepts qui n'ont pas été assez travaillés s'étiolent ou s'effondrent comme un soufflé et les applications ambitieuses qu'on met trop tôt sur le marché survivent rarement à la séduction de l'instant. L'histoire avait commencé avec les chercheurs et les ingénieurs, elle passa ensuite aux techniciens et tout finit avec les voyageurs de commerce.

Je ne doute pas que ces préoccupations de formatage de la connaissance reprennent un jour, mais alors débarrassées de l'obsession utilitaire et inscrites dans un effort de long terme. La connaissance de la connaissance est une aspiration fondamentale de la modernité, au moins depuis Descartes et Spinoza, et comme eux je ne la crois pas disjointe des aspirations morales. Autant dire qu'elle se situe très en amont, mais aussi très en aval, des contrats industriels et des services commerciaux. Ici comme ailleurs, il convient de ne pas se tromper d'enjeu. Il existe ainsi, presque paradoxalement, partagée aussi bien par les populismes que par l'économisme, une véritable barrière de l'utilité qui s'oppose au progrès en décrétant superflu ce qui n'est pas immédiatement rentable, et luxueux ce qui reste pour l'instant spéculatif. Une véritable théorie des problèmes reste à construire, non pour la délectation intéressée des entrepreneurs, des financiers et de quelques profiteurs intellectuels avides

d'actualité, mais pour une meilleure compréhension du monde qui est le nôtre et du destin si souvent difficile que nous avons tous à affronter.

On laisse toujours derrière soi des malentendus. Les uns d'ordre privé (une amitié aperdue, un amour raté, une rencontre avortée) et ce sont les plus poignants, les plus coûteux car rien ne peut jamais les dissiper vraiment. Les autres plus intellectuels, qui viennent souvent de la négligence, de la lassitude ou d'un excès de confiance en soi. Je laisse bien sûr de côté l'éventuelle mauvaise foi de vos adversaires ou les inadéquations de temps et de lieu contre lesquelles on ne peut rien. Mais puisque j'ai encore le loisir de me donner ici un peu d'espace, je voudrais revenir, peut-être inutilement sur un point qui me semble avoir suscité quelques incompréhensions. Je ne suis pas certain, loin s'en faut, de pouvoir toutes les lever ; mais du moins puis-je essayer de limiter les dégâts. Il s'agit du modèle des SCB, conçu à la fin des années 80 et publié dans les années 90, que je mentionnais plus haut.

Le point essentiel est sans doute le suivant. Du point de vue épistémologique, ce modèle s'inscrit dans une perspective artificialiste, « simonienne » si l'on veut, qui est fondamentalement anti-naturaliste. Il n'a jamais été question de recenser, à partir de l'observation, des propriétés empiriques dont on ferait l'inventaire. C'est pourquoi, notamment, la question naturaliste par excellence, « n'existerait-il pas d'autres modes de relation entre éléments et

ne faudrait-il pas en compléter conséquemment la liste » ? n'a aucun sens théorique. Le modèle des SCB définit un univers des possibles cognitifs à l'intérieur duquel les réponses des individus interrogés vont s'inscrire. Cet univers (ou système d'observation si l'on préfère) est modulable en « complétude » (bien entendu relative) et en précision : ce sont les quantités z et k , dimensionnant chaque modèle effectivement utilisé. On peut concevoir ces quantités comme caractérisant l'épaisseur et l'organisation du « faisceau » des connexions discernables entre deux éléments de connaissance (et, rappelons-le encore, discernables non pas dans l'absolu, ce qui n'aurait aucun sens scientifique, mais par et dans le format de modélisation considéré). Je n'entre pas ici dans les détails, renvoyant aux publications originales.



SUR L'IDENTITÉ

Les revendications identitaires m'ont toujours paru des signes de faiblesse et des ferments d'intolérance. Quel sens peut-il y avoir à se définir par la naissance, le folklore, la religion ou l'accent ? N'aurait-on rien d'autre à avancer ? Et du sentiment d'identité au sentiment de supériorité, de la fierté des origines au mépris de ceux qui n'ont pas les mêmes, la distance n'est pas grande comme chacun sait. Je partage entièrement la raillerie de Brassens à propos de ces imbéciles heureux qui sont nés quelque part.

Cette forme de revendication, toutefois, est plus répandue que jamais. On aurait pu croire que l'expérience douloureuse des nationalismes au XX^e siècle l'aurait définitivement disqualifiée. On aurait pu croire que tous les appareils éducatifs, du moins dans les démocraties, se seraient engagés efficacement pour en démonter, en démontrer, la vanité. Au contraire, si l'on peut dire, et par un retournement que je trouve au fond assez pervers, l'affirmation de l'identité passe aujourd'hui pour une contestation légitime des abus d'autorité. Plus vous avez été méprisé, ridiculisé, stigmatisé, rejeté, plus vous croyez devoir vous sentir fier de ce que vous pensez « être », aspirant

à transformer en catégorie positive la catégorie négative même dont vous avez souffert. Or c'est la catégorisation qui est en cause, je veux dire le besoin social de catégoriser les autres et de se catégoriser en regard selon une palette indéfiniment variée de critères ou de traits. Positif ou négatif, valorisant ou infâmant, le contenu de la catégorie procède en fait d'un seul et même mécanisme producteur, et c'est bien celui-ci qu'il faudrait analyser, combattre et enrayer. Telle est à mes yeux, parmi beaucoup d'autres, l'une des implications de l'universalité des Lumières : si l'on peut dire, en raccourci, l'essence (de l'humanité) transcende l'existence des appartenances particulières. Ce n'est pas nier les particularités et la jouissance éventuelle qu'elles procurent : c'est les remettre à leur juste place, assez secondaire, ainsi que le droit qui va avec. Question et gestion d'anecdotes, comme chez les philatélistes et les numismates obsédés par les « variétés ». Une fois encore, là comme ailleurs, l'attention excessive portée aux contenus est un engluement dans la contingence.

Je voudrais essayer de l'exprimer autrement. Le regard de l'ethnographe magnifie la diversité ; celui de l'ethnologue la relativise. On sait que Lévi-Strauss a insisté là-dessus et sa leçon vaut pour l'ensemble des sciences sociales. Quand on change d'époque ou de tribu, les motifs décoratifs qui se donnent à l'œil, les coutumes alimentaires, les modes de relation à l'environnement, les règles de civilité, les croyances, les idoles, les savoirs et les mythes paraissent relever de l'invention la plus irréductible ou de l'héritage le plus

spécifique. Les touristes qui aiment à se « dépayser » comme on dit, adorent cela ; ils adorent ne pas se reconnaître dans la folie, l'arbitraire ou l'intelligence des autres. Ce contre-effet de miroir leur donne une illusion de supériorité. Il n'y a évidemment pas de plus sûr chemin pour ne rien comprendre à rien, pour rester englué dans les sensations, les impressions, les effarements et les émotions. On me dira, certes, que le tourisme n'a jamais été une bonne école pour faire de l'anthropologie et que la seule expérience de l'altérité constitue au mieux un prologue ou un prélude à l'exercice de la pensée. Au pire, car il ne faut pas négliger cette possibilité, une crispation qui entrave la pensée. J'aimerais alors, justement, que nos dirigeants et nos éducateurs, à tous les niveaux de responsabilité, dépassent ce stade du dépaysement enchanté ou horrifié et qu'ils s'efforcent de mieux fonder l'appel à la tolérance que sur la simple bonne volonté de tous et l'exaltation des vertus de l'âme. Il faudrait en somme qu'ils soient un peu moins « prêtres » et qu'ils se décident à mettre davantage de raison dans tout cela, comme le XVIII^e siècle nous l'a enseigné. La psychologie sociale, du moins telle que je l'ai rêvée, devrait pouvoir servir à cette fin : ne pas s'installer dans le constat brut de la différence, pour s'en féliciter bêtement ou pour s'en apeurer lâchement, mais essayer de construire le système de la différence, pour comprendre enfin au lieu de se borner à ressentir, pour analyser au lieu de prêcher. Mais cela suppose un lien organique avec la science politique, qui ne peut s'intéresser aux mécanismes identitaires qu'afin

d'en assurer la maîtrise, voire la transformation. Et ce lien pourtant nécessaire, notre discipline a failli à l'établir.

Elle n'a pas été la seule. Le séminaire dirigé par Lévi-Strauss lui-même en 1974-75 sur le thème de l'identité était une sorte d'« éclaté » conceptuel, presque de cueillette désordonnée, mobilisant de manière étonnante jusqu'à la biologie et la psychanalyse, mais ignorant complètement par exemple les théories des organisations, l'apport de H.A. Simon en ces matières, tout à fait indispensables à l'étude des identités collectives, et, au passage, ignorant aussi les données de ma discipline sur la comparaison sociale.



LA POÉSIE

Très jeune, mes parents m'avaient conduit à Sète sur la tombe de Paul Valéry et je n'avais pas tardé à apprendre par cœur plusieurs strophes du *Cimetière marin*. Cette langue de marbre, cette posture détachée, ce regard souverain me parlent toujours. Saint-John Perse, plus tard, et sa prose impeccable me fascineront tout autant. Plus tard encore, René Char (*les mots forment le sommet de l'expérience humaine, ils en tissent la chair même, et c'est pourquoi il est sacrilège de vouloir les faire servir à une politique de masse*). Autant dire que pour moi, depuis l'enfance, et tout au moins en français, la poésie est plus une affaire de tenue et de réflexion qu'une affaire d'émotion. Il se peut cependant que la crudité du soleil, l'imbécile persistance des pierres et le bleu de la mer aient joué un rôle dans la fixation de mes goûts.

J'ai un peu écrit, comme je le mentionnais plus haut. Ce n'était ni un dérivatif à mes tâches ni un plaisir, mais la réponse bredouillante à une sorte d'exigence intérieure : écrire ou périr. J'y voyais, j'y vois toujours, l'activité la plus sérieuse, la moins complaisante et la plus dense qui soit. La plus grave. J'en ai très peu parlé autour de moi, par pudeur mais aussi par crainte, conscient que l'incompréhension guettait. Mais

Annamaria De Rosa, ma collègue de Rome, qui avait lu tel ou tel de mes essais, m'a dit une fois : « Toi, tu es un écrivain ». Nous étions allés voir, de loin et surtout de nuit, le *Teatro di Marcello*. La lumière d'une ampoule brillait dans la partie haute de l'édifice. Nous nous sommes demandés qui pouvait encore veiller à cette heure et à cet endroit. Nous étions en janvier, mais il ne faisait pas froid. Le silence qui nous entourait avait son poids de millénaires.

À différents moments de la vie, les figures virgiliennes ont occupé une grande place dans mes imaginaires : Didon, Junon, Enée, les navigateurs, les paysans, les bergers et les autres. Je ne sais pas si on lit encore Virgile aujourd'hui. Peut-être est-ce aussi une question de lieu. Je ne me vois pas en train de ressasser l'Énéide à Montréal (cela me fait sourire), à Rio (d'autres mythes y circulent), à Prague, ce conservatoire un peu froid de la culture européenne, ou même à Paris malgré ses bibliothèques et les vagues souvenirs de Lutèce. Mais à Carthage, à Rome, à Tipasa, sur la côte languedocienne et n'importe où autour de la Méditerranée pourvu qu'il y ait quelques ruines dorées de soleil et grêlées de cicatrices, l'extraordinaire plasticité intellectuelle du latin reprend tous ses prestiges et le sentiment du tragique se déploie de manière palpable.

Très loin de tout cela, mais le chemin n'est pas si grand si l'on y réfléchit bien, Juana Juarez m'a fait connaître la poésie mexicaine contemporaine, en particulier celle de Jaime Sabines, offerte un jour de Noël, un véritable viatique, simple et roboratif, dont on peut

profiter à chaque consultation sans qu'il s'épuise jamais. J'aime particulièrement :

*El diablo y yo nos entendemos
como dos viejos amigos.*

*(...) Parece
a veces arrepentido.*

*El pobre no sabe nada
de sí mismo.*

Et aussi

*Yo soy el tiempo que pasa,
es mi muerte la que va
en los relojes andando hacia atrás.*

Ce dernier passage me rappelle, peut-être aussi parce que je les avais découverts précisément à Mexico lors d'un de mes premiers séjours, les deux vers ironiques et plus profonds qu'il n'y paraît de Góngora, écrits voici quatre siècles :

*Tú eres, tiempo, el que te quedas
y yo soy el que me voy.
Rien ne peut remplacer cette concision.*



LE JANSÉNISME

Lorsqu'il m'est arrivé de parler du « jansénisme » de ma grand-mère, je voulais dire ceci : elle ne croyait certainement pas que tout le monde serait sauvé, et elle avait les plus grands doutes sur son propre salut. En somme, nous nous faisons une telle idée de la grâce et de la perfection que nous nous en sentons très éloignés. Il serait présomptueux de penser que nous pourrions en bénéficier et indécemment de le convoiter. Voilà comment, du moins, je pense pouvoir résumer sa théologie. J'en ai retenu la leçon. Ce jansénisme de tous les jours n'était pas autre chose qu'une éthique, permettant de ne pas exiger plus qu'il ne nous est dû et de ne pas se faire d'illusion sur ce qu'on pourrait nous devoir. Il m'a toujours semblé, à partir de là, qu'il y a deux façons d'être sûr de soi : par imbécile vanité et par suprême modestie. Cela doit se voir aussi à la guerre, je suppose, lorsqu'il s'agit d'aller chercher quelqu'un ou quelque chose sous le feu. Les deux sortes de « héros » se distinguent de l'intérieur.

Ce jansénisme de ma grand-mère entraînait aussi une vertu politique (de bonnes âmes diraient une perversion, mais je ne suis justement pas de ce bord) : la conviction qu'il n'est pas sérieux de prétendre

forcer le bonheur de chacun, comme certains croient naïvement qu'on peut forcer le destin de tous, et qu'il y a même quelque chose d'indécent à prétendre s'en arroger le droit. D'où la méfiance définitive à l'endroit de ceux qui promettent à leurs semblables, en contrepartie de leur propre « élection », l'abondance, la facilité, la sérénité, la tranquillité, la justice, voire l'enthousiasme et l'extase. Entre le prophète et la putain, autrement dit entre la vanité de celui qui prétend dicter l'avenir et la veulerie de celle qui accède à vos désirs pourvu qu'elle soit payée, l'homme politique oscille par nature (j'insiste : non pas casuellement, mais essentiellement), et toutes les protestations de dévouement ou de désintéressement, de poursuite de l'absolu et de respect des valeurs, n'y peuvent rien changer. Autant dire, comme le plus médiocre des avocats pour le plus compromis de ses clients, « les apparences sont contre moi, certes, mais vous savez, il ne faut pas généraliser, dans le fond je mérite la grâce, et d'ailleurs je n'ai de cesse de la vouloir pour vous. » Il n'y a rien de plus bas dans l'ordre de l'esprit que cette requête d'absolution par procuration.

Le jansénisme ainsi entendu est sans doute conservateur, puisque chacun ne peut qu'y rester à sa place. Mais il a l'immense vertu de polir les relations sociales, de les rendre tolérables en renvoyant à leurs illusions ou à leurs ridicules les prétentieux de l'autorité, les exaltés de la réforme et les simples envieux de la position d'autrui. Dans cette éthique, on ne lâche pas la proie pour l'ombre, le présent

difficile pour un futur incertain ; on s'attache au mât pour ne pas céder au chant des sirènes ; on essaie de faire de son mieux, en sachant que ce n'est pas grand chose. C'est la façon la plus mystique de ne pas croire au salut universel et de maintenir en doute le salut personnel. Le recours aux institutions de toute nature passe alors pour un aveu d'insuffisance, une signature de faiblesse, une prothèse. Et c'est bien pourquoi, d'ailleurs, le jansénisme dont je parle déborde très largement la seule question religieuse.

Un autre avantage moral de ce style de pensée et de vie, en tout cas du point de vue des préoccupations pratiques de ma discipline, est qu'il ne suscite directement aucun prosélytisme. La façon la plus mystique de ne pas croire s'entend forcément comme une ascèse individuelle, que l'on peut certes essayer de communiquer, mais dont il ne saurait être question de faire démonstration, dans aucun sens un peu exhibitionniste ou didactique du terme. Autrement dit, plus brièvement, on est ici à l'opposé des propagandes et de leurs redoutables infections. Je ne crois pas que cela puisse suffire au salut ; mais cela préserve de quelques formes de damnation.



LES TYPES DE PROBLÈME

Je reviens sur la question des types de problèmes, puisqu'elle aura accompagné toute ma vie intellectuelle, et je me permets de glisser ici certaines précisions qui pourront compléter et peut-être éclairer ce que j'en disais plus haut. Le dossier est loin d'être clos. Cent fois sur le métier...

Il ne s'agit pas simplement de savoir si l'on peut distinguer plusieurs sortes de problèmes. À l'évidence on peut le faire, à partir de toute une variété de critères empiriques : la familiarité de la tâche, l'idée que l'on s'en fait, l'importance de l'enjeu, les exigences de coopération, la nature physique ou symbolique des éléments de la situation et ainsi de suite. Mais cela ne conduit pas très loin. La véritable question théorique est de savoir s'il existe plusieurs types de problèmes. Et c'est une question tout à fait différente, beaucoup plus profonde, qui n'est pas métaphysique contrairement à ce que certains pourraient penser hâtivement.

La règle est simple : pour montrer qu'il existe effectivement différentes sortes de problèmes, on doit définir un ou plusieurs critères dont la validité est indépendante des propriétés d'un système quelconque

de résolution. En d'autres termes, deux problèmes A et B appartiennent à deux types différents si et seulement si leur différence vaut pour tout système de résolution possible. Cette règle exclut déjà plusieurs possibilités. Il ne peut s'agir par exemple d'une différence en termes de quantité d'information à traiter (et donc il ne peut s'agir de la capacité, que ce soit ici et maintenant ou structurellement, à réaliser ce traitement). Il ne peut pas s'agir davantage d'une différence en termes de capacités d'apprentissage ou de répertoire de programmes d'exécution disponibles (là encore, que ce soit ici et maintenant ou structurellement). Et il ne peut pas s'agir enfin d'une question de motivation ou d'implication personnelle, ces dernières n'affectant pas la nature de la question, mais les modalités de la réponse. La seule différence entre problèmes qui soit indépendante des propriétés particulières d'un système de résolution et de ses conditions de fonctionnement est nécessairement de nature conceptuelle ou si l'on préfère « logique ». Et c'est là, bien entendu, que se situe la difficulté, car aucune approche naturaliste ne peut suffire à en donner la clé. Cette logique ne saurait en effet être lue directement dans les choses, c'est à nous d'inventer le regard adéquat sur les choses et de le soumettre ensuite à l'épreuve des faits.

Une métaphore (en fait je crois qu'il s'agit d'un peu plus, d'un peu mieux, que d'une simple métaphore) permet de le comprendre aisément. Dans plusieurs régions d'Amérique latine, la plupart en fait, lorsqu'on demande quelle est la distance de telle ville à telle

autre, la plupart des gens répondent « trois heures » par exemple. D'autres, pour la même distance, vous diront « cinq heures » et d'autres « moins d'une heure ». C'est que chacun se réfère à un mode de transport particulier : voiture individuelle, autobus ou avion, par exemple. Et il faut y ajouter l'incertitude des retards dus à tel ou tel incident, climatique ou humain. Il s'agit d'une distance dans le temps, essentiellement pratique, et non d'une distance dans l'espace. On le sait bien, la seule manière d'objectiver celle-ci est de recourir à une projection définie, munie d'une métrique uniforme. Cette projection est indépendante des moyens de transport, de l'humeur des cochers et des aléas de l'histoire. De même, une typologie des problèmes doit valoir pour tout système de résolution possible et pour toutes les contingences de contexte. Il n'y aurait autrement qu'une variété indéfinie de cas ou au mieux une liste sans cohérence de catégories circonstancielles. Voilà au moins le défi posé. Je ne vois pas a priori pourquoi il ne pourrait pas être relevé.



LES AUTEURS D'ARTICLES

Rien n'est plus déprimant que de consulter une ancienne collection de revues techniques ou prétendues « scientifiques » de ma spécialité. On voit alors que leur vraie place est parmi les factures du gaz et les relevés bancaires, dont l'intérêt propre devient infinitésimal au fil des années. Ces traces d'un instant sont à mille lieues de l'écriture telle que je la conçois et que l'a caractérisée, par exemple, le lyrisme de Pablo Neruda dans les *Odas elementales* :

*escribiré no sólo
para no morirme,
sino para ayudar
a que otros vivan*

Je ne vois pas pourquoi les sciences sociales, surtout les sciences sociales, échapperaient à cette exigence métaphysique. Avoir pour horizon d'écriture le style des modes d'emploi ou du code de la route, des aveux circonstanciés et des inventaires obsessionnels de notaire ne peut vraiment pas tenir lieu de but suffisant. Ni pour les lecteurs ni pour les auteurs. Ou alors il faut consentir à n'être ni un auteur, mais une sorte de fonctionnaire copiste ; ni un lecteur, mais une sorte d'employé de l'enregistrement. L'unique

question qu'il faudrait se poser après avoir terminé un article de sciences sociales devrait être : « ce papier a-t-il quelque chance d'informer, d'intéresser ou de séduire quelqu'un dans cinquante ans » ? Cinquante ans, ce n'est pas l'éternité et je ne crois pas la mesure trop prétentieuse. De surcroît, vous faites confiance à l'avenir en ne posant pas d'hypothèque particulière sur ce lecteur futur. Il sera ce qu'il voudra ou ce qu'il pourra. Toujours est-il que vous le respectez en dépassant votre propre finitude. Le malheur veut que dans l'université d'aujourd'hui, atteinte par la mentalité d'entreprise, obsédée de rendement (et, comme je l'ai déjà signalé, soumise plus profondément, depuis beaucoup plus longtemps mais de manière inaperçue, au modèle général du Travailleur dont a parlé Jünger), la plupart des enseignants-chercheurs se posent seulement la question : « Ce papier a-t-il quelque intérêt pour ma carrière ? Va-t-il me rapporter des points » ?

Symboliquement peut-être, mon tout dernier séminaire de doctorat à Paris Descartes, en juin 2010, était consacré à ce sujet et le document introductif distribué aux participants commençait ainsi :

« Vous connaissez la devinette célèbre et qui se prête si bien à toutes les projections : « Un poulet traverse la route. Pourquoi » ?

« Parce qu'il est dans sa nature de poulet de traverser », dirait Aristote.

« Parce qu'il réalise sa Beruf en traversant », pour Max Weber.

« Parce qu'il a, du fait de son appartenance à tel poulailler, un habitus traversier », aurait dit Bourdieu.

Nous pourrions facilement transposer cette devinette à notre milieu : « Un jeune chercheur publie un article. Pourquoi » ?

Les trois réponses les plus récurrentes aujourd'hui sont à mon avis :

- pour être qualifié
- pour être recruté
- pour améliorer son score de production.

J'appartiens à une génération (j'allais dire à une époque) pour laquelle ces trois réponses sont mesquines ou misérables. On aurait plutôt dit naguère : pour diffuser mes idées ; pour contribuer à l'accroissement du savoir ; pour essayer d'entreprendre ou de consolider une oeuvre. Tout cela est résumé par la simple confrontation de ces deux formules : « Il faut publier / il faut le publier. »

Il n'est pas question d'être nostalgique ou sentimental. Je voudrais seulement tenter de comprendre avec vous ce qui s'est passé. Pourquoi le poulet ne traverse plus la route pour les mêmes raisons. »

Nous connaissons bien la réponse. Toute la question est de savoir ce qui nous dispose à son acceptation. On traverse la route, parfaitement réglementée, pour montrer à tous que nous sommes capables de le faire mieux que d'autres.

De la même racine néo-libérale, cultivée dans le terreau de la bureaucratie, nourrie de l'esprit de concurrence, provient aussi l'habitude, en tout cas dans ma discipline, des citations complaisantes de travaux médiocres, seulement élus en général parce

qu'ils sont récents et rédigés en anglais. La charge de Pascal dans Les Provinciales (Cinquième lettre) me revient forcément à l'esprit. Quelques siècles après, il suffirait de changer les noms :

- C'est-à-dire, mon Père, qu'à votre arrivée on a vu disparaître saint Augustin, saint Chrysostome, saint Ambroise, saint Jérôme, et les autres (...) Mais au moins que je sache les noms de ceux qui leur ont succédé ; qui sont-ils ces nouveaux auteurs ?
- Ce sont des gens bien habiles et bien célèbres, me dit-il. C'est Villalobos, Conick, Llamas, Achokier, Dealkozer, Dellacruz, Veracruz, Ugolin, Tambourin, Fernandez, Martinez, Suarez, Henriquez, Vasquez, Lopez, Gomez, Sanchez, de Vechis, de Grassis, de Grassalis, de Pitigianis, de Graphaeis, Squilanti, Bizozeri, Barcola, de Bobadilla (...)

et suit encore une vingtaine d'autres noms, d'auteurs tout aussi « habiles et célèbres ». En tous domaines, la bureaucratie aime compter, énumérer, inventorier, mettre à jour, évaluer, « valider » selon ses propres procédures. L'importance réelle des choses est une catégorie qui lui échappe, parce que la durée lui échappe et qu'elle s'installe dans l'éternel présent comme suprême instance de vérité. Ce qui fait la différence, au fond, c'est le temps.



LA ROUMANIE

À ce jour, je suis allé quatre fois en Roumanie : une fois en touriste, une fois en mission, deux fois pour des congrès, ce qui fait un assez bel échantillonnage de bonnes raisons. J'ai ramené de ces brefs séjours, dans différents registres, une collection d'images fortes, une kyrielle d'émotions en demi-teinte et une indicible nostalgie. Une culture, un paysage, un pays, vous parlent tout d'un coup sans raison apparente, comme il arrive parfois d'un visage, surpris soudainement dans un wagon de métro, un avion en plein vol ou une salle d'attente au bout du monde. Et sans doute ne se passera-t-il rien. Vous resterez un étranger ou un inconnu. Mais un instant, un bref instant, cette silhouette, ce pays, ce visage vous auront fait exister davantage et vous auront découvert une part de vous-même que vous ignoriez. Comment expliquer autrement le regard intense et appuyé que vous jetez malgré vous sur quelque détail anodin ou sur quelque ensemble flou qui laissent indifférents vos compagnons de voyage ou de travail ? Il faudrait ici, pour parler de la Roumanie, un long inventaire dont je n'ai ni la patience ni le talent : cette impression de lisière qu'on éprouve à Iasi, le bout de l'Europe, non

pas le bout des finistères de Bretagne ou de Galice qui ouvrent sur l’océan, mais cette frontière où quelque chose, de votre côté, semble s’épuiser et sur l’au-delà de laquelle veillent encore quelques monastères fortifiés parcourus de moines solennels ; l’humiliation permanente des gens à l’époque du communisme, avec leurs airs de méfiance, de résignation et de fatigue au long des files d’attente, dans les bavardages furtifs de coin de rue, dans les regards indéchiffrables, et en tous lieux alors l’obsession paranoïaque des micros dissimulés, jusque dans notre ambassade ; ces femmes en fichu à la même époque, penchées ou accroupies, employées municipales qui tondaient la pelouse à mains nues, touffe après touffe, près de l’esplanade délirante construite par Ceaucescu ; les paysages de Transylvanie, familiers dès le premier jour, familiers depuis toujours, avec leurs rochers coupants, leurs grands arbres noirs et leurs pentes herbeuses où s’étendre en regardant le ciel ; ce garçon de vingt ans, étudiant en histoire, rencontré dans un hameau près de Brasov il me semble, qui n’était jamais venu en France mais connaissait par coeur le texte de *La bohème* d’Aznavour et le récitait presque sans accent comme si c’était du Verlaine, et on comprenait dans cette application un acte élégant, obstiné, de résistance ; la si attachante petite maison de campagne d’Adrian Neculau à Barnova, faite pour y passer l’hiver à grand renfort d’alcool de prune et où j’aurais aimé écrire ; le delta du Danube, ses couleurs d’eaux usées, ses lenteurs, ses allures de nulle part et ce goût de vase de tout ce que nous mangions ; les petits chevaux des

Roms jetés au trot sur une route étroite, l'amitié du chien Moka, la tendresse un peu osseuse des vieilles maisons de bois..

En conférence à Bucarest, un jour très chaud de juin, debout derrière mon pupitre face à un portrait géant du *Conducator*, j'avais demandé au public l'autorisation de retirer ma veste ; un moment plus tard, celle de défaire ma cravate, et j'avais alors promis que je m'arrêterais là. Cette désinvolture dans une situation assez formelle et dans un cadre qui ne l'était pas moins, m'avait valu beaucoup de succès. Je n'étais pas dupe : la plupart des assistants avaient sans doute cessé de s'intéresser aux concepts que je présentais, et peu importe. J'incarnais l'Ouest sans l'avoir cherché, l'indépendance et la liberté.

Vingt ans après, mais à Paris cette fois, je me retrouvais à nouveau seul Français dans un milieu roumain, et alors nous étions tous heureux et libres comme à la veille d'un départ en vacances. C'était pour un repas typique chez Andreea E-V, dans le beau quartier de Saint-Augustin, et toutes les qualités de notre hôtesse avaient merveilleusement conspiré pour rendre cette soirée inoubliable.



LES FANATIQUES

Le terrorisme aujourd'hui n'est pas une vue de l'esprit, un concept buissonnier ou une fiction des gouvernements pour manipuler l'opinion. Sa réalité de vies fauchées, de chairs brûlées, de membres amputés, de chagrins inépuisables et de destins ravagés n'est que trop présente. Depuis mon entrée dans l'âge adulte, il ne s'est pas écoulé un seul mois sans que de telles horreurs se manifestent. Le phénomène le plus troublant, intellectuellement parlant, est sans doute celui des attentats-suicide : la mort personnelle acceptée et même revendiquée d'avance comme condition nécessaire de la mort massive infligée et du salut personnel. En gros, cela nous est incompréhensible.

Il y a évidemment trois questions : Comment peut-on être « kamikaze », comme on dit désormais abusivement ? Comment ne peut-on pas l'être ? Comment peut-on ne pas l'être ? Ces trois questions indissociables triangulent à mon sens le domaine de pertinence de la psychologie sociale et elles méritent à ce titre qu'on s'y arrête un peu.

Une jeune femme, un jeune homme bourrent leur sac à dos de boulons et de clous et se font exploser dans une station de métro, un super marché, une foule festive. Leur nom restera inconnu ou sera oublié tout de suite. Accablé de bêtise et d'ignominie, mais c'est à pleines cohortes anonymes que ce genre d'individus se presse aux portes de l'Enfer (comment ne pas supposer qu'il existe, dans de tels cas ? Comment ne pas désespérer de son inexistence ?) Le nom est une affaire civile, sociétale si l'on veut ; le rapport de l'âme à Dieu ou à un quelconque absolu, fictif ou non, n'en a pas besoin (et la notion d' »absolu fictif « est un pléonasme pour les uns, un oxymore pour les autres). Voilà bien, il me semble, l'une des bornes fixes de la psychologie sociale : l'articulation problématique entre l'individu et la société, entre la valeur inventée et la valeur imposée. Ce que l'on croit réussir à tenir d'un côté nous échappe de l'autre. C'est la même chose pour la créativité, par exemple, qui m'a si longtemps occupé : la création est inévitablement sociale, mais si elle n'était que cela nous ne dépasserions jamais les académismes et les utilités. La création ne peut donc pas se réduire à une question de psychologie, mais elle ne se réduit pas davantage à une question de sociologie. Pour être kamikaze, il ne suffit pas d'être malade ou abruti ; il ne suffit pas davantage d'être soumis à l'emprise d'autrui, de se trouver « sous influence » comme on dit, car il y a bien eu un instant, forcément, où l'on a consenti. Et c'est là, si bref ait-il été, l'instant essentiel. Ceux qui ne consentent pas échappent seuls à la malédiction des effets de groupe.

Entre la transcendance capricieuse de l'individu et la mécanique probabiliste des ensembles, la psychologie sociale a de quoi tricoter.

La deuxième question offre un point de symétrie. Comment ne peut-on pas être kamikaze ? Autrement dit, car ici la syntaxe du français peut jouer des tours, comment s'en trouver définitivement incapable (l'incapacité l'emportant pour une fois en bien sur la capacité) ? J'aurais tendance à donner une réponse simple qui renverrait à l'accomplissement des Lumières. J'y crois profondément, je l'ai dit. Mais je rêve sans doute. Et je rêve d'autant plus que notre époque a connu une sorte de réhabilitation des émotions, des sentiments, des addictions sociales, des petites indisciplines vertueuses, des exaltations collectives, bref de toutes choses qui vont à contre-sens de la connaissance rigoureuse et de la raison, hygiènes de l'esprit. On revendique aujourd'hui le droit à la bêtise, au bornage et à la superstition, le droit à l'aliénation au nom du droit à la différence ; on vante par principe l'authenticité ce qui est ressenti au détriment de ce qui pourrait être démontré ; on accorde à l'opinion, quels qu'en soient les fondements, une dignité de fait. Bref, le relationnel l'emporte sur le rationnel. C'est tout juste si les kamikaze eux-mêmes, ici ou là, ne sont pas tenus pour des victimes : de leur entourage, de leurs fréquentations, de leur tradition, de leur temps.

C'est à cet égard que prend place la troisième question, qui fait doublon avec la première : comment peut-on

ne pas être kamikaze lorsque tout ou presque, autour de vous et dans votre histoire culturelle, vous y engage ? Ici encore la réponse est simple (facile à suivre, c'est autre chose) : en refusant de consentir. En relativisant sans concession le poids du sens commun, le prix des appartenances ici et maintenant, la fausse certitude des croyances, l'hypothèque des superstitions. En prenant toujours une distance intérieure, celle-là même que recommande Descartes – ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la connusse évidemment être telle – c'est-à-dire éviter soigneusement la précipitation et la prévention. Ce n'est pas qu'une affaire d'éthique, on le voit, c'est aussi et surtout, jusqu'à ce point où les deux se confondent, une affaire de science. Car on ne peut pas se contenter de décrire le monde comme il apparaît, comme on le sent, et d'en interpréter à courte vue, que ce soit d'ailleurs avec ou sans talent, sa part d'absurdité et de malheur. L'illusion lyrique, entendue comme la vérité seulement tirée de soi et exemptée de contrôles externes, guette toujours, comme le chant des Sirènes, quand les enjeux se font graves et que nous croyons tous les partager au même degré. Sincères ou pas, généreuses ou non, la précipitation dans l'acquisition de certitudes et la prévention dans la jouissance garantie de celles-ci nous égarent ou nous aveuglent forcément. Encore une fois, et puisque je tiens tant à ma discipline, la psychologie sociale, qui est aussi une psychologie politique, devrait être patiemment bâtie, pour le petit domaine qui est le sien, contre ces deux sources de l'erreur, de la déception et de l'amertume,

mais aussi du crime collectif. Ainsi munie d'outils et de concepts, la pédagogie suivrait sans doute, les institutions peut-être. « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre », comme disait le Taciturne.



SCIENCES À LA DÉRIVE

Un cordonnier mal chaussé, un philosophe un peu fou, un psychanalyste dépressif ou un économiste fauché : comment leur faire confiance si on ne les connaît pas ? J'en dirais de même pour un psychosociologue décoré (mais j'aurais aussi bien pu prendre d'autres qualificatifs). Il faut ignorer complètement son métier ou alors ne pas le prendre du tout au sérieux pour se laisser aller ainsi.

Car, à mes yeux du moins, il n'existe pas de coupure théorique entre le savoir général et l'analyse particulière. Pour un spécialiste des sciences sociales, la critique de la société (en l'occurrence de ses rituels ou de ses colifichets) n'est pas un luxe ou une pose, mais un exercice de lucidité et une forme de réquisition de l'esprit. C'est ce que Bourdieu, vers la fin du siècle, a péremptoirement illustré à sa manière pour l'idéologie médiatique et pour l'économie de marché, et j'aurais aimé, chez mes collègues, chez moi, autant d'indépendance d'esprit et d'acuité de la plume. Lorsque j'étais encore étudiant, les sociologues ne nous aimaient pas parce qu'ils associaient étroitement la psychologie sociale aux pratiques de l'*human engineering*. Ils n'avaient pas complètement tort, surtout

par référence à certaines publications alors tellement à la mode que beaucoup les jugeaient représentatives (« la formation permanente en sciences humaines »), et j'en ai conçu pour ma part une longue aversion, peut-être injuste, à l'égard de la psychologie sociale du travail et des organisations, coupables à mes yeux d'utilitarisme et de servilité. Celle-ci au moins a duré, sous le prétexte quasiment sacré de la recherche de débouchés. Je ne dirai rien du flirt appuyé que pratiquent aujourd'hui certains collègues avec le marketing, me contentant d'ajouter avec (une fausse) indulgence que les temps changent par défaut de mémoire et qu'on a décidément les trahisons des clercs qu'on peut.

Plus sérieusement, mais je l'ai déjà dit, toutes ces dérives de ce qui a été un grand projet proviennent d'une mutation dans le statut public des sciences humaines et, par suite, dans la reconnaissance sociale de ceux qui les fabriquent comme de ceux qui les pratiquent. Cette reconnaissance, non plus informelle mais officialisée, comme jadis dans la vieille Sorbonne contrôlée par l'Église, est désormais asservie à la réalisation des politiques publiques et jaugée selon des procédures d'évaluation qui sont établies étatiquement et qui trouvent toujours, cela va de soi, leurs « collaborateurs » dévoués au sein de l'institution. Il faut que l'argent investi réintègre avec ses intérêts le circuit économique et que la pensée produite ne dérange en rien les utilités espérées. Or le projet des sciences humaines, tel qu'il a pu éclore au XVIII^e siècle, n'était absolument pas

celui-là. Disons pour schématiser commodément : d'un côté, celui de la maîtrise de la nature et du développement de l'industrie, l'Encyclopédie et ses planches techniques, évidemment indispensables au progrès du bien-être, de l'émancipation universelle et de l'esprit de conquête ; mais de l'autre, en même temps, les dialogues philosophiques, les réflexions sur les langues, les débuts de l'ethnologie, les écrits politiques et les projets de constitution, indispensables à leur tour à l'exercice de la liberté et de la lucidité. Le premier volet est tout sauf critique, car telle n'est pas sa fonction ; le second l'est nécessairement. La mutation que j'évoquais consiste à confondre les deux et ainsi à penser exclusivement le progrès à travers la technique, l'organisation sociale à travers l'économie, l'importance à travers la communication de masse. Il n'y a pas lieu de s'étonner ensuite si l'on trouve abondance de spécialistes des sciences de l'homme qui font dans le conformisme de la reproduction (des idées, des procédés, des conventions, des routines acquises) et dans cet esprit de sérieux qui consiste à appliquer constamment, sans y regarder de près, les valeurs dominantes de l'époque, comme autant de gages d'obéissance au pouvoir et d'orthodoxie de la pensée. « Bien penser » serait alors « penser commun », en pratiquant la preuve par le consensus. Bref, à ce jeu les sciences humaines sont largement devenues domestiques, et s'il est sans doute inutile de le dénoncer (autant prétendre résister à la marée), il n'est pas sans intérêt de le reconnaître, comme lorsqu'on reconnaît son chemin dans la nature ou sur

une carte. On peut alors décider de changer de trajet et de faire ou non un écart.

Je ne sais pas quel trajet ont reconnu ceux qui, parmi nous, se laissent élire ou décorer. Mais la dette qu'ils contractent ainsi au regard de tous est de celles qu'on ne peut apurer lorsqu'on se prétend analyste des faits sociaux. Car ou bien on est sincèrement croyant dans la valeur intrinsèque de ces pratiques, ce qui pose de très sérieux doutes quant à l'acuité intellectuelle de l'analyse et à son indépendance ; ou bien on ne l'est pas, mais la seule explication possible au consentement donné est alors une forme d'arrivisme ou de cynisme, à moins qu'il ne s'agisse tout simplement de légèreté et d'égarement.



SIRÈNES NOCTURNES

Au printemps 1969, alors que les troubles de mai 1968 étaient déjà loin et que la situation internationale ne connaissait aucune tension particulière, les sirènes de la petite ville où vivaient mes parents se déclenchèrent inopinément en pleine nuit. Il s'ensuivit un début de panique dans une zone de grands ensembles de la périphérie, telle que plusieurs familles partirent en voiture dans la campagne alentour, avec sans doute leurs biens les plus précieux. Puis, une fois l'incident électrique réparé et le silence revenu, ils rentrèrent chez eux.

Ce minuscule événement, qui me rappelait en bon élève que j'étais les effets de la célèbre émission d'Orson Welles narrant l'invasion des Martiens à la radio, joua pour moi le rôle, sinon de révélateur, du moins de « condensateur », un peu à la manière d'une « épiphanie » au sens de James Joyce. Le rideau opaque des conventions se déchire soudain ou, si l'on préfère, une cristallisation s'opère d'un coup, et vous voyez alors un paysage ou un sens qui vous échappaient jusqu'alors et dont la pertinence va très au-delà de l'incident minime qui l'a révélée. En l'occurrence, il s'agissait de la rémanence de

l'irrationalité, mais de l'irrationalité motivée, défiant tous les optimismes éducatifs et minant tous les projets d'émancipation politique. Les rumeurs et les légendes urbaines, jamais éculées, toujours fascinantes et toujours recommencées, les chaînes magiques comme autant de bouteilles à la mer sociale, les croyances quotidiennes les plus folles qui aident tellement à supporter l'incertitude et l'angoisse (et l'efficacité éventuelle de ces croyances ne suffit en aucune manière, bien entendu, à les justifier), les propagandes les plus anesthésiantes ou les plus bestiales, tous les dispositifs de séduction collective sont évidemment de la même nature. Dans nos cultures, ce mystère de l'irrationalité motivée est généralement refoulé, l'épiphanie que je mentionnais vite oubliée. C'est que personne n'a intérêt à en faire état : ni tous ceux dont le pouvoir procède de l'agrégation de choix électoraux éclectiques, qu'ils s'efforcent ensuite, précisément, de rationaliser ; ni ceux, très nombreux, qui font profession d'éclairer et d'éduquer et qui ne veulent pas courir le risque de désespérer les instances qui les paient ou de se désespérer eux-mêmes ; ni ceux enfin qui pensent que « tout se vaut » et que le délire doit avoir le même droit de cité que la démonstration. À cet égard, les malentendus sont tenaces. Politiquement, le principe de la « légitimité de l'opinion » ne signifie pas que toute opinion est légitime par nature, mais qu'il doit être toujours légitime de l'exprimer afin (et c'est là l'essentiel) de la mettre à l'épreuve de la raison pour ensuite la conserver ou bien la rejeter. Comme pendant à la présomption d'innocence en

matière judiciaire, il devrait y avoir une présomption d'irrationalité en matière cognitive.

J'ai eu pendant des années un ami doté d'humour, enseignant des lycées français à l'étranger, passionné de langues et curieux d'histoire parallèle. Il croyait à tout : aux voyantes, aux devins, aux prophéties de Nostradamus et de saint Malachie, aux soucoupes volantes, aux apparitions de la Vierge, aux fantômes, aux médecines douces, à la radiesthésie, aux sociétés secrètes. Et sur ces questions-là, comme il arrive souvent, son humour s'arrêtait malheureusement tout court. À la moindre mise en cause de ces magies, on semblait attenter pour lui à quelque chose de sacré. C'est pourquoi notre rupture fut assez brutale, même s'il me faut reconnaître que j'y avais mis du mien. Il était venu me rendre visite à la campagne et nous étions à table. Il me racontait depuis un moment comment il était allé, la semaine précédente, consulter un mage réputé sur la Côte d'Azur ; ce qui s'était passé lors de la consultation et ce que celle-ci lui avait coûté. Je dois reconnaître que tout cela m'agaçait passablement. Aussi, lorsque la conversation en vint à porter sur l'existence des pouvoirs occultes et les limites du rationalisme « borné », je déclarai tout de go que partant de la croyance aux mages pour arriver à Auschwitz, la route était certes longue, mais directe. Je le pensais et je le pense toujours. Mais je n'eus pas le temps cette fois de développer mon argumentation : sans réfléchir davantage et sans prolonger le dialogue, mon hôte avait repris ses clés de voiture et il était déjà reparti.

LA MORT À MONTRÉAL

En 1998, Jacques Gasc, qui dirigeait alors la Compagnie des Écrivains Méditerranéens, me sollicita pour un texte dans un numéro de revue qu'il entendait consacrer au thème de « La mort revisitée ». Je fréquentais alors assez régulièrement le Canada et un détail tout à fait intrigant, une autre des « épiphanies » que j'évoquais plus haut, me servit pour l'occasion, s'imposant à moi comme une sorte d'évidence. J'écrivis alors, le plus soigneusement que je pus, les lignes suivantes.

On peut lire à Montréal, au coin d'une rue tranquille et par ailleurs insignifiante donnant sur la rue Sherbrooke, un texte en dix lignes gravé sur une plaque de marbre blanc apposée assez haut :

UN SOIR À MARSEILLE
LES DERNIERS JOURS DE RIMBAUD
INSCRITS SUR UN MUR DE
L'HÔPITAL DE LA CONCEPTION (1891)

PLUS TARD UNE NUIT INSCRITS
À POINTE-SAINT-CHARLES
LA MORT DANS UNE EMBUSCADE
DU PÈRE LMEMAISTRE (1661)

ET
DES MOTS SOURDS POUR LES IROQUOIS

J'ignore tout de l'auteur de cet étrange parallèle et des raisons qui purent pousser (il n'y a pas si longtemps, comme en témoigne la fraîcheur des lettres) à l'installation en cet endroit inattendu de pareil monument. La hauteur à laquelle est fixée la plaque rend en outre celle-ci assez confidentielle, de sorte que son exposition reste malgré tout emballée de je ne sais quelle pudeur et ne cherche pas en tout cas de trop faciles témoins. Bref, cette publicité un peu dérobée, si l'on peut dire, donne à qui la perçoit un sentiment d'élection, bientôt suivi de l'impression d'avoir été joué. Qu'y a-t-il donc à comprendre et pourquoi faudrait-il que ce fût à l'angle d'une rue ? On pense à quelque fantaisie provocatrice. Mais un graffiti, une plaisanterie ne recourent pas en général à cette solennité du marbre et n'ont guère ce souci de la pérennité. Quant aux noces de la poésie et de la politique, le vif relent de meurtre qu'en dégage l'idée devrait nous dissuader d'être seulement tentés d'y assister.

On se dit pour ne pas perdre pied que la plaque représente à sa manière une fenêtre ou plutôt une trouée par où s'échappe le regard de l'esprit. Et ce qu'il vient alors à rencontrer lui paraît à la fois pleinement légitime et complètement déplacé. Relisez s'il-vous-plaît le texte de l'inscription. Le fil de la Mort en couture les pans. La géographie et le temps, si spectaculaires, n'y tracent que des motifs de surface dont le chatolement anecdotique peut distraire, je veux dire égarer. L'hôpital et l'embuscade, certes, ne sont pas des lieux de langage. Les hommes de parole y périssent pourtant.

Un autre jour d'hiver, à Montréal, j'ai vu près de la gare routière une grande jeune femme au visage marqué d'engelures, la jambe de son pantalon réparée avec du ruban adhésif, et qui traînait derrière elle, sans regarder personne, un de ces sacs en plastique qu'on réserve aux poubelles.



UNE VUE DU BRÉSIL

La théorie des représentations sociales a fait l'objet au Brésil d'un véritable culte. Celui-ci reposait sur un malentendu et, si je puis dire, sur un « bien entendu ». Le malentendu ne fait pas mystère : la simplicité de sa vulgarisation et le prestige international qu'elle avait acquis faisaient de la théorie, au fond assez intuitive, une rapide et facile caution pour nombre d'idées reçues et d'inspirations venues de l'air du temps. L'idée par exemple que la vérité sociale est toute relative, toute dépendante des « positions » depuis lesquelles on l'exprime, et que la conception des uns, fût-elle non scientifique, vaut bien celle des autres. Autrement dit la subjectivité transformée, sans aucun effort de méthode, en objectivité. Ou encore la croyance en l'immédiateté des observations : il suffit de regarder pour voir et d'écouter pour entendre. Ce dernier point permettait de s'affranchir à bon compte de la technicité des modèles et des traitements statistiques des données. La science devenait à la portée du premier étudiant ou amateur venu. Et c'est ainsi que les congrès nationaux organisés au Brésil sur les représentations sociales purent accueillir d'emblée plusieurs centaines de communicants, qui n'étaient pas tous parfaitement formés.

Mais le succès de la théorie provenait aussi d'une très bonne raison qui ne doit pas être minimisée. Plus que tout autre pays peut-être, le Brésil connaît l'hétérogénéité du tissu social et l'impossibilité de réduire celui-ci à un jeu d'interactions primaires entre individus supposés équivalents et identiquement équipés. Autrement dit, on voit à chaque coin de rue ou presque, en tout cas à chaque changement de quartier, à chaque pas dans un musée, que la psychologie sociale n'est pas une simple extension de la psychologie individuelle ; on y voit bien au contraire que les individus sont des extensions de la culture. D'un lieu à l'autre, d'un milieu bien caractérisé à celui plus puissant qui l'asservit ou le protège, la condition humaine, et bien entendu l'imaginaire qui va avec, ne sont tout simplement pas les mêmes. Les représentations sociales en témoignent en tant que produits de rapports de classe ou, plus largement, de domination, et en tant qu'effets de contexte, induits par la géographie, l'économie et l'histoire. À cet égard, le fameux « métissage » du Brésil n'aboutit pas à un nivellement unificateur, mais débouche sur un accroissement de la complexité. La théorie des représentations sociales fournissait et fournit toujours une excellente approche de cette diversité systémique;

Au fil des années, il m'a été donné de m'exprimer sur cette théorie à Rio, São Paulo, Ribeirão Preto, Goiânia, João Pessoa et Natal. En tous lieux, l'appétit de savoir et tout simplement l'appétit de vivre des Brésiliens m'ont profondément marqué, presque au point de me culpabiliser. Je me sentais par moments en

retrait de ces appétits, doutant de pouvoir les satisfaire, craignant de décevoir la confiance dont je me trouvais si spontanément investi. L'avantage de cette situation inconfortable était de m'inciter à donner toujours plus. Le Brésil n'est pas fait pour l'avarice du cœur. La théorie des représentations sociales suscitait de tels enthousiasmes et créait surtout de telles occasions de rencontre qu'il eût été indécent de se montrer vétilleux ou réservé.

À la fin du siècle dernier, l'empreinte du marxisme (conceptuellement féconde, méthodologiquement désastreuse) était encore très vive. Mais les jeunes générations avaient appris en voyageant que la vérité sur les phénomènes se gagne à force d'investigations empiriques et non de prédications ressassées. Elles avaient appris également qu'une hypothèse ne s'identifie pas forcément à une espérance. Les premiers travaux expérimentaux, souvent menés dans le cadre de thèses de doctorat, ne tardèrent pas à apparaître et ils se révélèrent bientôt remarquables. La théorie avait traversé l'Atlantique, pas seulement pour se diffuser, mais pour se renouveler et se prolonger chez les meilleurs. J'avais eu la chance et le grand bonheur de contribuer à ce mouvement. Ainsi le Brésil aura été pour moi, indépendamment de fortes raisons personnelles, une terre d'accueil, de rajeunissement et de promesses que je ne parviens pas à dissocier de la couleur indéfiniment renouvelée de ses pierres, de ses oiseaux, de ses peaux.



LE SPECTRE DES STYLES

Le spectre stylistique des sciences sociales est sans doute parmi les plus larges de tous ceux que peuvent présenter les champs de la connaissance et de la pensée humaines. La philosophie même est très loin d'offrir cette diversité, à laquelle seule la littérature peut se comparer.

Pour bien faire entendre, autant que je le puisse, ce qu'a été ma position à cet égard, il me faut commencer par deux remarques complémentaires. Je dois rappeler tout d'abord que selon une tradition très classique à laquelle je m'affilie, le style n'est pas un simple ornement de nature plus ou moins contingente, comme si l'on pouvait dire la même chose au style près : au contraire, il assure sa propre part de nécessité, il exprime l'essence (« le style, c'est l'homme », formule que l'on peut étendre en l'occurrence jusqu'à écrire, du moins pour nos disciplines, « le style, c'est la chose ».)

D'autre part, et ceci complète ou commente cela, la diversité stylistique des sciences sociales peut s'entendre de deux manières : de fait comme de droit. La première acception est évidente, il suffit

de parcourir les sommaires des revues ou les rayons des bibliothèques pour en prendre une connaissance sensible. Certains pensent que cette diversité est historiquement transitoire et que « l'expression » des sciences sociales finira par s'aligner sur celle de toutes les sciences. D'autres estiment au contraire que cette diversité n'est que le fruit inévitable de la variété des cultures, autrement dit l'effet de l'objet même des sciences sociales, et qu'en ce sens elle est par nature légitime.

De droit à présent. Il ne s'agit pas de dire, en constatant cette variété, que « tout se vaut », car ce n'est manifestement pas vrai, ni de prétendre que le même objet peut être, voire qu'il doit être, abordé de différentes manières (à cet égard, la « triangulation méthodologique » préconisée par certains est, au-delà de la métaphore, une pure et simple absurdité, parce que pour trianguler il faut disposer d'une métrique unique et bien définie, ce qui n'est généralement pas le cas). La diversité stylistique de droit signifie que les ressources analytiques disponibles ou concevables pour traiter les objets des sciences sociales sont multiples et mutuellement irréductibles : certaines de ces ressources sont plus rigoureuses et démontrables, d'autres sont mieux ancrées dans l'histoire et le champ culturel, d'autres encore sont plus pertinentes politiquement ou au plan de l'éthique, et ainsi de suite.

Dans cette affaire, mon spectre personnel, si je puis dire, s'étend d'un texte écrit avec Patrick Rateau, *Introduction à l'étude des représentations sociales*, à un livre également

très bref publié quelques années après, *Propagande et citoyenneté*. Le premier se voulait une introduction qui fût la plus économique et la plus formelle possible, bref la plus « scientifique », à ce domaine d'étude. Il ne s'agissait donc pas d'une « introduction » au sens banalement pédagogique d'« initiation », avec ce que ce terme suppose de simplifications et d'à-peu-près.. Par exemple, nous avons établi en fin d'ouvrage un glossaire qui présentait pour la première fois la définition rigoureuse de plusieurs concepts indispensables (à nos yeux) pour une introduction correcte au domaine. On aurait pu sans doute aller plus loin ; on irait forcément plus loin, tôt ou tard, et notre ambition « introductive » se bornait à indiquer le cap.

L'autre ouvrage, l'autre bout du spectre, se proposait de décliner le thème de la citoyenneté aliénée à partir de l'expérience historique et de la culture des oeuvres. Nulle méthode assignable cette fois, nulle technique objectivée, mais une simple « lecture » comme on dit, destinée à prendre place entre toutes les lectures de l'univers socio-politique et à témoigner en ce sens. Le plan d'articulation de ce type d'ouvrage avec le type précédent est qu'il peut contenir ou à tout le moins suggérer des hypothèses, des « bouts » de modélisation qui passeront éventuellement plus tard au format de la mathématisation et de la mise à l'épreuve empirique. Mais, je voudrais y insister, il s'agit là d'un plan d'articulation, en aucun cas d'un devenir nécessaire ou mécaniquement inévitable, comme une sorte de maturation de l'esprit, génétiquement ou historiquement programmée : a-t-

on jamais vu *l'Iliade et l'Odyssee*, la *Divine comédie*, le *Discours de la méthode* ou la poésie de René Char réduits en « abstracts » de revues ou en sèches formules ? Et tous ces textes n'ont-ils pas eu un autre devenir ? Il ne nous faudrait pas être contraints à ce choix par les institutions savantes et je donnerais volontiers contre une seule page de Saint-John Perse vingt numéros d'une publication, aussi prestigieuse qu'on voudra, de sciences cognitives. On me dira que l'enjeu et le propos ne sont pas comparables. Certes, et je ne fais donc pas de comparaison. Je me contente de classer, en somme, ma bibliothèque intérieure.



L'ÉCHAPPEMENT DU NOM

À l'époque de la Révolution, en Aveyron, un paysan nommé Revel, adopta un enfant trouvé que l'hospice avait enregistré sous le beau nom de Brumaire (c'est ainsi que nous connaissons aujourd'hui des Janvier, des Juillet, des Vingt-trois et ainsi de suite). Devenu adulte, cet enfant se maria en tant que « Joseph Revel, dit Brumaire » comme les actes en font foi, et il devint mon trisaïeul.

L'histoire ne s'arrête pas là, car à la fuite de la généalogie s'ajoute la fuite du nom. Effet de la distraction du préposé à l'état-civil ou plutôt, comme je le crois, consécration de l'usage qui avait dû s'établir très tôt, mon bisaïeul devint dans les actes officiels « Brumaire dit Revel ». Et cela ne changea plus jusqu'à la naissance de ma mère en 1923.

Ainsi le surnom (mais qui était bien au départ un nom administratif, sans autre motivation que la commodité) l'a-t-il emporté sur le nom « véritable » (mais qui était en fait dès le départ un nom d'emprunt, puisque résultant d'une adoption). Cet étrange parcours, bien qu'il ne faille pas en exagérer l'importance, me semble porteur de plusieurs leçons. J'en ai conçu une forme

de sagesse ironique à l'égard de toute ostentation de soi-même qui arbore le nom comme un drapeau et qui s'acharne à la poursuite de son propre fantôme.



MIS EN PAGE LE 30 NOVEMBRE 2019
© MICHEL-LOUIS BOUQUETTE



TRACES